3 1761 07834195 5

M. FLAVIEN MARTINEAU, P.S.S.

BX
4705
M41 257
M65

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—Euripides

N.D.

FLAVIEN MARTINEAU, Ptre S.S.

M. FLAVIEN MARTINEAU,

PRÊTRE DE ST. SULPICE.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Defunctus adhuc loquitur.

MONTRÉAL:
IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL ET FILS.
1889.

LIBRARY
AUG 29 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

BX
4705
M41257
M65

Enregistré conformément à l'acte du parlement du Canada, par R. J. Devins, en l'année 1889, au bureau du ministre de l'agriculture, à Ottawa.

ERRATA.

Page 4. ligne 22 au lieu de :—" *Daigne, Notre Seigneur,*" lisez :—" Daigne Notre Seigneur."..

" 13. ligne 24 au lieu de :—" *devint*" lisez :—" devînt."....

" 15. ligne 19 au lieu de :—" *l'Eglise*" lisez :—" l'église."....

" 17. ligne 13 au lieu de :—" *murs*" lisez :—mûrs....

" 18. ligne 11 au lieu de :—" *ordinaire*" lisez :—"ordinaires"....

" 21. ligne 4 au lieu de :—" *Bigarré*" lisez :—" bigarré."....

" 26. ligne 23 au lieu de :—" *et à son caractère*" lisez :—à son caractère."....

" 29. ligne 23 au lieu de :—" *il répond en ces termes à*" lisez :—" il résout ainsi la."....

" 32. ligne 17 au lieu de :—"*fut*" lisez :—" fût."....

" 33. ligne 17 au lieu de :—"*eût*" lisez :—"eut."... ..

" 33. ligne 30 au lieu de :—"*ne put*" lisez " ne peut."....

" 36. ligne 31 au lieu de :—" *il ne faudra*" lisez :—" il ne faudrait."....

" 51. ligne 8 au lieu de :—" *entre-mêlant*" lisez :—"entremêlant."

" " ligne 26 au lieu de :—" *être à la tête de*" lisez :—"la direction de."....

" 55. ligne 20 au lieu de :—"*charîté*" lisez :—" charité."....

" 58. ligne 25 au lieu de :—" *se rendre*" lisez :—" répondre."....

" 61. ligne 13 au lieu de :—" *grandiose*" lisez :—" d'un aspect imposant."....

" 66. ligne 1 au lieu de :—" *citer*" lisez :—rapporter."....

" 75. ligne 12 au lieu de :—" *dûes*" lisez :—" dues."....

" 79. ligne 27 au lieu de :—" *nous l'avons, dit déjà*" lisez :—" nous l'avons dit déjà,"....

" 82. ligne 1 au lieu de :—" *méus*" lisez :—" émus,"....

" 85. ligne 21 au lieu de :—" *émues*" lisez :—" touchantes."....

" 87. ligne 1 au lieu de :—"*une amour*" lisez :—" un amour"...

Le lecteur suppléera facilement lui-même aux quelques autres inexactitudes qui ont pu se glisser dans l'impression de cet opuscule.

A SES CONGRÉGANISTES.

CHERS AMIS,

Pendant que vous poursuivez le cours de vos bonnes œuvres, et que vous accomplissez ces actes de zèle, de charité et d'édification, dont il vous donna l'exemple, sinon l'inspiration, n'avez-vous pas oublié cet ami de vingt ans à qui vous devez les consolations des jours passés et la garantie du bonheur à venir ?

Quels que soient la mobilité de l'esprit humain et le délaissement ordinaire à l'égard de ceux qui sont disparus, je croirais vous faire injure que de le supposer un instant.

Il est donc inutile d'évoquer cette voix d'outre-tombe qui vous fut chère à tous, pour vous dire à cette époque de sa mort qui rouvre toutes nos plaies et fait saigner toutes nos blessures : "Frère, sœur, enfant, souviens-toi de moi !—Memento meî, tu !"

Ce que nous entendons, ce que nous voyons, vos louanges et vos prières, ces innombrables sacrifices que vous faites offrir pour hâter son entrée dans la Jérusalem céleste, s'il n'y avait pas déjà pris place, tout de votre part proteste contre un pareil oubli.

Vous êtes toujours fidèles au souvenir de ce père vénéré, et cette fidélité est son plus bel éloge.

Qu'une mort si soudaine eût créé une sensation profonde parmi nous, et des manifestations de sympathie universelle, on eût pu l'attribuer au mouvement de

cœurs généreux vivement touchés d'une si grande perte. Mais cette persistante douleur qui depuis un an fait cortège à sa mémoire, et ces inconsolables regrets que vous ne cessez de montrer en toutes circonstances, prouvent mieux que les plus éloquents discours quel attachement sincère, quelle estime véritable, quelle tendre et impérissable affection vous lui aviez voués.

Jamais prêtre peut-être ne fut plus pleuré de vous, et jamais prêtre peut-être aussi ne mérita mieux de l'être.

C'est pour ce motif que nous avons voulu vous dédier cette esquisse d'un grand portrait, cet essai de biographie, si imparfait qu'il soit.

Sans prétendre faire revivre cette belle figure dans sa puissante et attrayante originalité, et peindre, comme il conviendrait, cette nature pleine de fougue et d'éclat en même temps que de profonde modestie et de touchante bonté, nous essaierons de raconter quelques traits de la vie de M. Martineau, comme un frère aîné, près du cercueil de son père, raconte à tous les membres de la famille les actes de celui qui n'est plus.

Daigne, Notre Seigneur, bénir ces lignes fraternelles et filiales, trop humble hommage de notre reconnaissance !

Montréal, 14 Décembre 1888, jour anniversaire de la mort de M. Martineau.

PREMIÈRE PARTIE.

MONSIEUR MARTINEAU

EN FRANCE.

CHAPITRE I.

SON PAYS.—SA FAMILLE.—SON ENFANCE.—SA VOCATION.
SA PREMIÈRE COMMUNION.

ST. FRANÇOIS DE SALES, dans son Traité de l'Amour de Dieu, raconte un fait bien singulier dont Pline prétend avoir été le témoin.

"J'ai vu, dit le savant naturaliste, à Tivoli, un arbre enté de toutes les façons que l'on peut enter, et qui portait toutes sortes de fruits. Sur une branche on trouvait des cerises, sur une autre des noix, sur les autres des pommes, des figues, des grenades, des raisins, et généralement toutes sortes de fruits."

Malheureusement le pauvre arbre de Tivoli ne dura guère, comme Pline le rapporte, car cette variété de productions tarit incontinent le suc que lui apportaient ses racines; il se dessècha et mourut.

En lisant ce récit où l'imagination de Pline semble se complaire encore plus que la fidélité de sa mémoire, nous n'avons pu nous défendre d'un souvenir pour ce prêtre enlevé si soudainement à notre affection.

Lui aussi était un arbre généreux; lui aussi portait des fleurs et des fruits de goûts et de parfums divers.

Orateur, poète, musicien, homme d'œuvres, rien ne lui semblait impossible; il abordait tout avec une facilité prodigieuse, une bonne grâce parfaite, et un succès qui ne se démentit jamais.

Mais le pauvre arbre de Tivoli mourut!

Heureux serions-nous qu'il ne se fût pas dépensé si prématurément, et qu'il eût endigué la sève exhubérante de son intelligence, de son imagination et de son cœur, afin de nous en faire goûter plus longuement les fruits !

Il avait été planté dans une terre généreuse et féconde cet arbre qui devait grandir et tomber au Canada.

Ce fut en Vendée (France) que naquit M. Flavien Martineau, d'une famille justement honorée, qui avait donné à Dieu des martyrs pendant la Révolution.

Nous avons appelé terre généreuse et féconde le lieu de naissance du regretté défunt. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de reproduire ici ce qu'il écrivait lui-même, il y a quelques années, au sujet de son pays :

" La Vendée, dit-il, est un des plus beaux fleurons de la couronne de France, qui en compte tant de magnifiques.

" Placée par la divine providence sur les bords de l'Océan atlantique, son éloignement des grands centres que la corruption recherche de préférence pour y exercer ses ravages et s'y cacher plus à l'aise, a valu à ma patrie le privilège de conserver mieux que bien d'autres ses mœurs pures, ses habitudes de travail, de simplicité patriarcale et de piété qui font d'elle, aujourd'hui encore, une contrée tout-à-fait à part, et de ses habitants un peuple exceptionnellement énergique et religieux.

" Elevé dans les grandes idées de fidélité à son Dieu et à son roi, le peuple vendéen fut toujours un des plus solides appuis de l'autel et du trône. Aussi, lors de l'épouvantable cataclysme de la fin du siècle dernier, se leva-t-il tout entier pour protester contre la

domination sacrilège, tyrannique et sanglante qu'on voulait lui imposer.

"On put voir ses héroïques enfants aller en sabots, le fusil d'une main et le chapelet de l'autre, à la rencontre des plus vaillantes troupes de la république. Soutenus par l'amour de la religion et de la royauté, ils gagnèrent sept grandes batailles et plus de soixante combats de moindre importance, prirent 12 villes, enlevèrent 100 pièces de canon, et tuèrent plus de 20,000 ennemis. Les Cathelineau, les Larochejaquelein, les Charette, ses chefs, méritèrent de prendre place à côté des capitaines les plus illustres.

"C'est encore la Vendée qui donna récemment au pape bon nombre de ses meilleurs officiers et de ses plus intrépides soldats."

Cette peinture dénote évidemment le patriote convaincu et enthousiaste, mais en lisant entre les lignes, ne devine-t-on pas aussi que si notre vendéen eût vécu dans les temps troublés qu'il rappelle, il n'aurait pas hésité à prendre place à la suite de Cathelineau ou de Pimodan?—Ceux qui l'ont connu savent que sa foi vive, son ardent royalisme et la générosité de son caractère ne permettent pas le doute à cet égard.

D'ailleurs, son père, arrêté et emprisonné deux fois à cause de ses opinions légitimistes et de son dévouement à la cause des Bourbons, et son frère qui combattit dans les rangs de l'armée pontificale, montrent assez que ces deux grands amours, celui de l'autel et celui du trône, étaient bien vivaces dans sa propre famille.

Ce fut un grave et austère chrétien ce sacristain de Chauché, à qui Dieu donna la consolation de posséder un tel fils. Né en 1800, il avait eu huit enfants de deux mariages consécutifs.

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

Flavien Pierre, né le 17 Juin 1830, fut le quatrième des enfants du premier lit.

Il n'avait que six ans quand il perdit sa mère, Marie Giraud.

Pour bien comprendre le caractère, le tempérament, la personnalité de l'abbé Martineau, il faut d'abord tenir compte de la perte de sa vraie mère, que le dévouement et la tendresse d'une autre femme remplacent toujours difficilement.

C'est à l'âge de six ans, avons-nous dit, que Flavien eut la douleur d'être privé de la sienne.

Pour comble d'infortune, vers la même époque, il éprouva une autre grande épreuve, et cela dans les conditions les plus dramatiques et les plus épouvantables. M. Martineau, devenu veuf, avait confié ses quatre orphelins : Pauline, Pierre, Flavien, Valentin—l'aîné, Célestin, était mort au bout de quelques mois—aux soins d'une domestique, qui malheureusement ne répondait que fort imparfaitement à sa grande et noble mission. Elle se montrait sans sollicitude aucune pour les chers petits êtres dont elle avait la charge. Aussi ces enfants étaient-ils peu surveillés en l'absence de leur père, et Dieu sait si à cet âge ils étaient portés à en profiter !

Un Dimanche, durant les offices de la paroisse, la gouvernante, occupée à passer en revue dans l'armoire le linge et les vêtements de feue Mme Martineau, songeait moins encore que de coutume à ce que pouvaient faire ceux qui lui étaient confiés. Ils furetaient de leur côté, avec l'espoir de trouver un objet qui leur plût. Soudain l'un d'eux découvre un pistolet. Le prendre, le tourner et retourner, l'examiner avec attention et étonnement, le passer à ses frères afin qu'ils l'admi-

rassent à leur tour, fut pour eux l'occasion d'une véritable satisfaction et d'un vif amusement, sans le moindre soupçon du danger.

L'aîné des garçons, Pierre, venait de s'en emparer ; il tenait le canon tourné vers sa sœur qui regardait avec des yeux intelligents et ravis ce que chacun croyait un magnifique jouet. Mais, ô douleur ! L'arme était chargée, un mouvement de Pierre détermine l'explosion, le coup part, et l'infortunée petite Pauline est renversée à terre ; de son crâne entr'ouvert par le projectile, s'échappent des flots de sang.

Les trois jeunes frères attérés poussent des cris déchirants. Au sortir de l'église, le père rentre chez lui où l'attend ce navrant spectacle. Quelle blessure pour son cœur ! L'innocente victime survécut deux jours encore dans la plus cruelle des agonies.

De tous ses frères, le plus consterné de cette fin tragique fut Flavien, son cher Flavien, celui qui tenait la première place dans son cœur.

Voilà donc l'orage qui éclate deux fois à un très court intervalle sur la tête de ce pauvre enfant. Comme il dut souffrir de cette double et épouvantable catastrophe, et quelles impressions profondes en durent rester gravées dans cette âme si sensible !

Mais Dieu, qui aimait Flavien, et avait sur lui des desseins particuliers, eut pitié de ses angoisses et de ses larmes. Il choisit pour le consoler et le chérir une seconde mère, digne en tout, nous assure-t-on, de la première. Au mois de Mai 1841, M. Martineau épousait en secondes noces Marie Bertin. A partir de ce moment, le petit orphelin trouva dans le cœur de cette sainte femme tout l'amour, tous les encouragements et les

petites attentions dont il avait besoin. Sans aucun doute, cette sollicitude si douce et si maternelle favorisa singulièrement chez l'enfant l'éclosion des premiers germes de sa vocation au sacerdoce.

Quelle ne fut pas sa surprise quand un jour elle le vit tout grave et préoccupé, lui d'ordinaire si gai et si peu soucieux! Il dirigeait sur elle son bon regard affectueux, semblant attendre qu'elle l'interrogeât.

"A quoi penses-tu donc, mon Flavien?" lui demanda Mme Martineau. "Je voudrais être prêtre," répondit l'enfant. "Toi, un prêtre," repartit la mère, moitié touchée, moitié effrayée, "et pourquoi voudrais-tu être prêtre?" Flavien, embarrassé par cette question, hésita un instant, puis avec toute l'impétuosité de sa nature qu'il ne pouvait plus maîtriser, il alla se jeter au cou de sa seconde mère, lui disant de sa voix toute tremblante des émotions de son cœur: "Je voudrais être prêtre afin de pouvoir vous donner la communion, et vous récompenser ainsi de tout ce que vous faites pour moi, vous êtes si bonne!"

Paroles magnifiques qui sont pour nous toute une révélation. On ne sait ce qu'il faut y admirer davantage, ou de cette foi si vive à cet âge, ou de cette intelligence précoce qui sait deviner la grandeur des bienfaits reçus, ou enfin de ce cœur si délicat qui voudrait s'acquitter noblement vis-à-vis de ceux qui l'ont obligé.

Mme Martineau se garda bien d'oublier cette réponse. Mais il fallait savoir quel accueil M. Martineau ferait à ce projet. L'assentiment de M. le Curé était nécessaire aussi. Or ni l'accueil du père ni l'accueil du curé ne furent de nature à encourager l'aspirant à la prêtrise. "Toi vouloir être prêtre," lui dit son père

d'un ton grondeur, "tu n'es pas assez sage pour cela ; n'en parlons plus."

Flavien déconcerté alla pleurer près de sa mère adoptive, qui le consola de son mieux, et l'engagea à s'adresser à M. le Curé. Ce dernier n'était guère plus tendre que le père Martineau. Aussi quand l'enfant, sur le conseil de sa mère, lui eut dit au tribunal de la pénitence, après avoir achevé sa confession : "M. le Curé, je voudrais bien être prêtre!" il n'en reçut aucune réponse, et le guichet se ferma vivement sur lui.

Le cœur bien gros et les yeux tout humides de larmes, Flavien rentra à la maison. "Je te l'avais annoncé, lui dit son père, jamais un dissipé comme toi n'obtiendra cette grâce du bon Dieu!"

L'enfant se tut. Mais il ne put se taire longtemps. Souvent il répétait à Mme Martineau : "Maman, oh! que je voudrais bien être prêtre!" "Demande à M. le Curé," répondait la mère. "Je n'ose plus," disait le pauvre Flavien, qui se souvenait encore de la réception peu encourageante qu'on avait faite à ses premiers aveux.

La mère était secrètement d'accord avec l'austère pasteur. Tous les deux désiraient vivement que l'enfant devint prêtre. Mais tous deux voulaient tâcher de s'assurer auparavant si Dieu l'appelait vraiment à ce sublime état. Et ils avaient raison.

C'est une affaire si importante, si exceptionnellement délicate, que la vocation au sacerdoce! L'enthousiasme d'un jour peut entraîner certaines natures dans une voie qui n'est pas la leur, et dans laquelle ils souffriront toujours, de même que la pusillanimité d'un jour peut rejeter dans la vie commune des natures d'élite que Dieu appelait à lui pour réaliser de grandes œuvres.

Huit jours après les derniers encouragements de sa mère, et sur son conseil, Flavien se présenta une seconde fois au saint tribunal, et sa confession achevée, renouvela la même demande, qui fut suivie du même accueil. Il revint absolument découragé. "Ah! maman, c'est fini," disait il, d'une voix entrecoupée de sanglots, "je ne serai pas prêtre!"

"Si, si," répondit la mère, "c'est pour t'éprouver que M. le Curé a agi de la sorte. Ecoute, mon cher Flavien, tu retourneras encore une fois solliciter cette faveur de M. le Curé, et pour qu'il ne ferme pas le treillis, tu lui feras ta demande avant de te confesser, et ta persévérance sera couronnée de succès, je te l'assure."

Les deux premiers refus avaient profondément affecté le futur lévite ; cependant, sur les pressantes sollicitations de celle qu'il considérait comme son ange gardien, il consentit à une troisième démarche. Sa docilité fut enfin récompensée.

A sa formule précédente : mon père, je voudrais bien être prêtre, le confesseur répondit : "Eh! bien, oui, tu seras prêtre, et dès demain tu viendras au presbytère étudier le latin."

Que l'on juge de la joie et du bonheur de l'enfant! Il sentit redoubler dans son cœur l'affection et la confiance pour celle dont les conseils et les tendres encouragements lui avaient valu ce premier triomphe.

Le voilà au comble de ses vœux : il va commencer le latin ! On s'empresse d'en informer un oncle maternel, M. Giraud, principal du collège de Chatellerault, qui envoya quelque argent et beaucoup de conseils étayés sur des citations latines, dans legenre de celle-ci : "Labor improbus omnia vincit....." Le neveu se

fit expliquer les maximes de son oncle, et s'empressa de les écrire sur ses livres et ses cahiers pour ne pas les oublier et les mettre en pratique.

"M. Libaudière nous faisait la classe le plus régulièrement possible, écrit M. Charles Audureau, condisciple et ami de M. Martineau, aujourd'hui curé en Vendée ; mais le vénérable professeur enseignait avec une sévérité inouïe. La moitié de la classe se passait à gronder et à infliger des pensums.

"Il est vrai que nous le méritions parfois. Un jour en particulier—c'était, je crois, pendant l'hiver—un lundi, après le départ de M. le Curé, qui chaque semaine allait se confesser à Chavagnes, Flavien me dit : M. le Curé nous a sans doute donné congé, allons prendre des oiseaux. Notre chasse dura toute la journée, et le soir, contrairement à l'usage, il y eut classe. Nous avions été trahis !.....Quel crime abominable ! Il fallait l'expier. On nous le fit bien voir ! Notre maître irrité nous conduisit à la grande porte de l'Eglise et nous y mit à genoux. Heureusement il ne resta point là pour nous surveiller. Afin de dissimuler notre profonde humiliation, quand une personne venait à passer, nous faisions semblant d'arracher l'herbe qui poussait entre les pierres des marches. Ajoutez à cela les semonces de M. le Curé et les gronderies de nos parents, et vous aurez une idée de ce que nous coûta notre escapade."

Comme le lecteur a pu s'en convaincre, ce n'était pas par un chemin bordé de roses que le jeune aspirant au sacerdoce marchait vers le but de ses désirs. Il avait affaire à un initiateur sévère et rigoureux. Faut-il l'en plaindre ? Nous ne l'osons pas. De pareils noviciats, quand ils ne vont pas jusqu'à décourager, forment des

hommes et des prêtres vraiment dignes de ce nom. Les enfances choyées et adulées, que rien ne contrarie ni ne dompte, aboutissent trop souvent à des résultats déplorables.

A propos de cette éducation de presbytère, il ne semblera déplacé à personne, nous l'espérons du moins, d'emprunter à Brizeux, qui, lui aussi, étudia dans ces conditions, le portrait qu'il trace de son bon vieux maitre le curé Arzannô et la peinture qu'il fait de la vie de ses écoliers. C'est vraiment l'image fidèle de ce qui se passe encore aujourd'hui en Vendée et en Bretagne pour les cloarecs ou aspirants à la cléricature.

" Humble et bon vieux curé Arzannô, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi, tes pauvres écoliers ?
Hélas ! Je fus l'un d'eux ! dans ma douleur présente,
J'aime à me rappeler cette vie innocente ;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel,
Alan du bourg de Scaer, Yves de Ker-ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges....
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.
Le premier point du jour nous éveillait ; bien vite,
La figure lavée et la prière dite,
Chacun gagnait sa place ; et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons.

Puis la messe, les jeux, et les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.
De ces jours de ferveur, oh ! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
Le psaume retentit dans mon âme et ma voix
Retrouve quelques mots des versets d'autrefois.
Jours aimés, jours éteints ! Comme un jeune lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice, et le soir
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,
Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et murs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Priant le Dieu des fruits et des moissons nouvelles
Qui darde ses rayons pour sècher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains
De faucher les froments et d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient ! Moi penché sur mon livre,
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges
Je sentais tout mon cœur éclater en louanges.
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté
Je m'anéantissais devant l'immensité ! "

Flavien, lui aussi, connut ces larmes de bonheur versées au pied du tabernacle. Il les connut surtout dans cette circonstance solennelle entre toutes de sa première communion.

C'est un moment si doux que celui où pour la pre-

mière fois le roi des cieux descend dans une âme et en fait son habitation ! L'auguste mystère qui s'accomplit alors, les opérations divines par lesquelles Jésus signale sa présence, tout concourt à rendre cette heure la plus belle de la vie.

Notre jeune étudiant, dont l'âme s'ouvrait si naturellement aux grandes et belles choses, comprenait comme d'instinct les considérations pieuses qu'on lui adressait pour le préparer à cet évènement qui devait laisser des traces profondes dans son âme. Avec sa candeur et sa droiture ordinaire, il déclarait volontiers qu'il était indigne d'une semblable faveur, mais la bonté de Notre-Seigneur le rassurait. Son immense désir de le recevoir l'entraînait vers la table sainte, où l'agneau sans tache devait se donner à lui pour guider ses pas dans les sentiers du bien et consoler son cœur dans ses combats et ses douleurs.

Son recueillement et sa piété furent admirables durant la retraite préparatoire. Ses petits camarades en étaient frappés et édifiés. Il parlait avec effusion de la joie que procure l'aveu de ses fautes et l'assurance du pardon. D'ailleurs il suffisait de l'entendre chanter les magnifiques cantiques de la retraite pour être ému et attendri.

Sans doute les voix célestes préludaient déjà dans cette âme d'élite aux charmantes mélodies qu'il fit entendre depuis dans des fêtes de ce genre.

L'avenir a largement ratifié les transports et les promesses de sa première communion.

Qui résisterait au désir de citer ici quelques-unes des délicieuses poésies qu'il composa plus tard sur ce sujet ? Nous ne nous en sentons pas le courage pour notre part.

Le poète fait parler un enfant qui sort du banquet eucharistique :

Le ciel dans ce beau jour s'est ouvert sur nos têtes,
Des torrents d'allégresse inondent notre cœur ;
Nous avons célébré la plus douce des fêtes,
Proclamons et chantons, chantons notre bonheur.
Boire le vin du ciel, manger le pain des Anges,
Sur le sein de Jésus sentir son cœur frémir,
Voir les célestes chœurs suspendant leurs louanges,
Envier notre sort, s'étonner et gémir,
Savoir qu'en sa poitrine on possède Dieu même,
Qu'il trouve en notre cœur son trône et son autel,
Et qu'à chacun de nous Jésus redit : Je t'aime,
N'est-ce pas sur la terre avoir trouvé le ciel ?

Écoutez maintenant les serments du jeune chevalier s'engageant à servir son Maître sans forfaire jamais.

C'est toujours Flavien qui parle, ou plutôt qui chante ces strophes brûlantes qui nous servent à mieux deviner ses dispositions d'alors.

Quel transport a ravi mon âme,
Mon cœur et mes sens sont émus ;
Est-ce l'Esprit-Saint qui m'enflamme,
Et me remplit de ses vertus ?
C'est Lui, monde, je le proclame ;
Non, non, je ne t'appartiens plus.

Je suis chrétien, je le publie,
A la face de l'univers ;
Pour ma foi, j'offrirais ma vie,
Et je braverais les enfers ;
Respect humain, je te défie,
De m'imposer jamais tes fers.

CHAPITRE II.

ÉTUDES CLASSIQUES.—GRAND SÉMINAIRE.—SÉJOUR A ST. SULPICE.

Après dix-huit mois d'études au presbytère de Chauché, Flavien entra en quatrième au petit séminaire de Chavagnes, où il retrouva son ami Charles Audureau. Sa réputation peu méritée d'enfant terrible l'y avait précédé. C'était simplement un enfant plein d'entrain, chez qui la sève débordait, et auquel il ne fallait qu'une bonne direction. Pour quelques peccadilles son père et M. Libaudière le recommandèrent à la sévérité du supérieur ; il fallait le tenir en bride et le mener rudement.

Malgré tout, le règlement de la maison parut fort doux au nouveau séminariste en comparaison du régime de Chauché. Aussi tout alla bien jusqu'à la moitié de l'année scolaire.

Mais vint la Fête-Dieu. Les élèves assistaient à la procession de la paroisse. Flavien fut de ceux qui restèrent sans emploi dans la cérémonie. Il n'en parut nullement flatté. Une occasion s'offrant à lui de donner carrière à sa mauvaise humeur, il la saisit avec empressement. Le chantre de la paroisse, personnage à la figure étrange, était noyé dans une immense chape aux multiples couleurs, dont les états de service étaient vraiment trop visibles pour les regards des spectateurs. Comme couronnement du tableau, ce typique héros de lutrin soufflait à perdre haleine dans un instrument bizarre recouvert d'une peau de renard.

C'était désopilant. L'homme le plus grave pouvait y perdre son sérieux. Notre Boileau en herbe s'empara donc de cette circonstance, et tenta son coup d'essai satirique. La pièce était intitulée : Le Géant Bigarré. Elle fit les délices des petits séminaristes. Malheureusement pour l'auteur, le supérieur, qui venait de s'en emparer, jugea bien autrement cette innocente plaisanterie. Le curé de Chauché fut mandé, il accourut aussitôt, et l'élève Martineau fut tancé de la belle façon, comme autrefois.

L'histoire ne dit pas si la satire fut condamnée au feu ou au pilon ; mais l'enfant dut promettre de se corriger. Sous les peines les plus sévères la poésie lui était interdite. Grâce à Dieu, cette interdiction ne devait pas durer toujours!

Deux années se sont écoulées depuis son entrée au petit séminaire de Chavagnes. Nous allons maintenant retrouver notre adolescent aux Sables d'Olonne, où son caractère et ses talents trouveront enfin une direction toute paternelle, la seule qui pût convenir à cette nature ouverte et franche, ardente et sensible, candide et généreuse.

Dans ce second noviciat du sacerdoce, il ne sera plus contraint d'enfouir sous le boisseau la verve dont il est doué dans un degré si remarquable. Ce n'est pas un crime après tout que d'avoir de l'esprit.

Flavien touchait à sa seizième année quand il arriva au petit séminaire des Sables. " Il me semble le voir, écrit M. Caurit, curé des Herbiers, venant prendre rang en seconde au milieu de nous. Les rares facultés éployées par lui plus tard n'avaient point encore à ce moment pris leur essor.

" Était-il trop jeune, avait-il commencé ses classes un

peu tardivement, les avait-on menées avec trop de rapidité ? Toujours est-il que Flavien Martineau, pétulant et ami passionné des jeux de son âge, ne semblait pas avoir conscience de sa valeur intellectuelle.

" C'était déjà un grand et beau jeune homme, d'un excellent caractère, et fort aimé de ses condisciples.

" L'année de sa seconde se passa sans incident bien remarquable. Il y parut avec honneur, mais n'eut point de supériorité notable. Je me souviens pourtant d'un fait qui sembla comme l'éclair annonçant la brillante imagination qui lui valut plus tard de si étonnants succès. Le professeur, M. Guitton, avait donné pour sujet de narration : Napoléon sur les ruines de Moscou. Chacun de nous avait déployé toutes ses ressources pour décrire cette épouvantable catastrophe, et mettre dans la bouche de l'Empereur des paroles en rapport avec cette lugubre situation.

Mais nul n'égala Flavien. Je me rappelle parfaitement notre surprise et notre admiration à tous. Il y avait dans cette peinture une prodigieuse richesse d'idées, une vigueur de coloris remarquable, des flots d'imagination et une verve étincelante. Ses expressions douloureuses et saisissantes vibraient de patriotisme, et ajoutaient encore à l'horreur de cette mise en scène éclairée par les lueurs blafardes d'un immense incendie allumé par la main des Scythes fuyant dans leurs déserts.

" Ce jet était la révélation de son talent. Aussi l'année suivante arriva-t-il de bonne heure au premier rang, qui lui fut chaudement disputé par quelques-uns de ses condisciples, jeunes gens fort distingués. Mais il nous dominait tous, ajoute M. le Curé des Herbiers, par la splendide fertilité de son imagination, la promptitude de son coup-d'œil et la fidélité de sa mémoire."

" J'étais en rhétorique, écrit à son tour M. Gonnet, curé de St. Gilles, lorsque le jeune Martineau entra en seconde. Je me souviens que pour le caractériser on disait de lui qu'il avait l'intelligence tout-à-fait vive et prime-sautière, et que son étonnante facilité avait raison du travail régulier mais lent de son plus redoutable concurrent M. Arnaud, mort depuis à la fleur de l'âge. Le cours du reste comptait de solides gaillards, intelligents et travailleurs. Mais que faire à côté d'un rival si bien doué, qui semblait se jouer des plus sérieuses difficultés ?

" Les jours de composition, alors que ses condisciples se mettaient à la torture pour arriver à un résultat satisfaisant, Flavien avait toujours le temps de rêver ou d'écouter d'où venait le vent ; puis quand l'heure avançait, il partait comme un trait et touchait presqu'invariablement au but.

" Du reste il ne se targuait en rien de ses avantages naturels ; il était bon enfant, allait droit son chemin, sans se priver de faire des niches à droite ou à gauche. Ses condisciples en recevaient la grosse part, mais souvent ses maîtres eux-mêmes n'étaient pas oubliés. Ni les uns ni les autres ne s'en froissaient, tant cette excellente nature inspirait de sympathie.

" Il aimait beaucoup l'étude de la musique, dont il retenait sans fatigue les mélodies les plus variées. Il tirait déjà un bon parti de son magnifique organe, et chantait avec goût ; ce qui ne l'empêchait pas de briller dès cette époque par des devoirs très distingués. Ce n'était point le bœuf qui trace lentement et péniblement son sillon il caracolait volontiers comme le jeune coursier qui sent la force de ses reins et la souplesse de ses jarrets. Sou-

dain il songeait à la leçon du jour, et, après avoir foulé l'herbe paresseusement, il lisait attentivement, saisissait promptement, savourait en passant, et savait toujours, après un travail consciencieux d'une demi-heure, ce que d'autres avaient eu mille peines à caser dans leur mémoire durant une heure entière."

Aussi, en dépit des petits nuages qui s'élevaient parfois entre Flavien et ses professeurs, ceux-ci le choyaient-ils et fondaient-ils sur lui les plus belles espérances. M. le Supérieur en particulier, le bon Père Laporte, qui l'avait reçu à cœur ouvert, le traitait en enfant gâté. Il avait compris dès le début cette âme d'élite. Il l'encouragea de la voix et du geste.

Flavien comprit de son côté ces caresses paternelles; il se sentit réchauffé aux émanations de cette touchante tendresse, et devint sous ce souffle cordial un nouvel homme. Plus d'une fois l'excellent supérieur lui permit, lui commanda même, d'enfourcher Pégase, qui dès lors ne se montrait point rétif pour le jeune ami du protégé d'Apollon, car le père Laporte était poète à ses heures.

Encore une ou deux histoires plaisantes avant d'entrer au grand séminaire de Luçon et d'y prendre l'habit ecclésiastique. La gaîté est si douce quand les causes en sont honnêtes et légitimes!

Le fidèle ami de Flavien, l'aimable et dévoué M. Audureau, veut bien nous régaler de nouveau d'une petite fredaine à laquelle notre héros fut intimement mêlé.

"C'était le 25 Juillet, fête du supérieur de Chavagnes; un très grand nombre d'étudiants ecclésiastiques se rendirent à la réunion. Chemin faisant, nous composâmes une chanson sur le Paresseux. L'air était entraînant,

les paroles piquantes. Le succès fut extraordinaire. Hélas! nos couplets mal interprétés n'eurent qu'un éclat éphémère. Dès le lendemain la chanson fut stigmatisée, condamnée. Le fameux mot lagène de lagena (bouteille) fut pris, à la stupéfaction et au grand scandale de tous, pour une jeune fille. Pensez donc!

"Quand nous partîmes pour le Grand Séminaire, nous ne pûmes obtenir de M. le Curé de certificats de vacances ; mais M. Gouraud, alors supérieur de l'établissement, n'ignorait pas la sévérité de M. Libaudière ; il ne fit que rire de la fameuse lagène.

"Conclure de ce récit que nous ne songions qu'au plaisir serait une erreur, nous savions être sérieux quand il le fallait, témoin notre pèlerinage à la trappe de Bellefontaine. Nous nous y rendîmes à pied comme du temps du Père Montfort ; nous communiâmes en passant à St. Laurent sur Sèvre, et ce ne fut qu'après avoir prié sur le tombeau du Bienheureux que nous reprîmes notre marche.

"A notre arrivée à Bellefontaine nous étions horriblement fatigués, nos pieds déchirés faisaient peine à voir. Le frère portier ne nous en accueillit pas plus aimablement pour cela. Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il en nous apercevant, pendant les vacances nous sommes accablés de séminaristes.

"Il alla cependant prévenir le Père hospitalier. Sans tarder, celui-ci arrive gravement et se prosterne à nos pieds. Nous nous regardons étonnés, ne connaissant pas le cérémonial de la grande réception. Et le Révérend Père demeurait prosterné contre terre. Alors Flavien, avec un grand sang froid et une gravité vraiment à la hauteur de la circonstance, fait un énorme

signe de croix sur le religieux, en lui disant: Soyez béni, mon père, et relevez-vous!

"Nous voulions nous confesser. On nous avertit d'être prêts pour quatre heures le lendemain matin.

"A l'heure dite, nous étions à la porte indiquée; mais le Père ne vint qu'à six heures.

"Pour être sincère, il faut avouer que nous regrettâmes beaucoup ces deux heures de sommeil. Le voyage de la veille nous faisait sentir vivement le besoin de repos."

Voilà près d'une dizaine d'années que le petit enfant de chœur, Flavien Martineau, disait à son vieux curé: Je voudrais bien être prêtre. Nous le retrouvons à dix-neuf ans dans les mêmes dispositions. Cette vocation n'a jamais été vacillante; elle n'a fait que s'affirmer et se fortifier chaque jour. Combien se seraient découragés devant l'attitude du père et du curé de M. Martineau! Pour le futur ministre du Seigneur tout parut concourir au contraire à l'établir d'une manière inébranlable dans ses dispositions premières.

"Ce qu'il devint durant ses années de Grand Séminaire, ses maîtres pourraient le dire beaucoup mieux que moi. Je crois cependant rendre hommage à la vérité, et à son caractère et à son travail, et traduire assez exactement sa physionomie, en disant qu'il se montra très bon séminariste. Sa vertu et sa piété n'eurent toutefois rien d'extraordinaire.—C'est toujours M. Audureau qui parle.—Il était encore, mais avec beaucoup plus de gravité, le jeune homme au caractère plein d'entrain, de belle humeur et au cœur exquis. De l'étude et de la peine, il en prenait ce qu'il fallait pour être en mesure de répondre d'une manière satisfaisante. Sa grande facilité de conception, de mémoire et d'élocution suppléait au reste."

Une si riche nature n'échappa point aux regards des directeurs du grand séminaire de Luçon, et après trois années de théologie, l'abbé Martineau fut envoyé par le diocèse à St. Sulpice pour y parfaire ses études et compléter ce qu'il avait déjà acquis. On voulait le préparer pour l'enseignement de la maison qu'il venait de quitter.

Au séminaire de St. Sulpice l'impression qu'il produisit fut également favorable. Ses manières franches et aimables, son esprit vif, son humeur gaie, son charmant caractère lui gagnèrent de bonne heure l'affection de tous. Aussi quand il se décida plus tard à quitter sa paroisse et son diocèse pour entrer dans la compagnie, les supérieurs l'accueillirent-ils avec satisfaction et empressement.

A son retour de St. Sulpice, M. Martineau trouva le vénérable curé de Chauché dans les meilleures dispositions à son égard.

Le temps qui fait bien des miracles avait opéré celui-là. Ce n'était plus le maître grondeur des jours passés, c'était le père bienveillant et affectueux, appréciant enfin ou plutôt manifestant enfin au dehors qu'il appréciait à sa juste valeur l'âme généreuse qu'il avait contribué à donner à l'Église.

Le jeune prêtre de son côté, profondément touché des bontés et de la confiance de ce vétéran du sanctuaire, avait vite oublié les nuages d'antan pour se donner tout entier au bonheur de l'heure présente.

Nous devons ajouter que les attentions paternelles du vénérable M. Libaudière pour son ancien élève durèrent sans interruption jusqu'à la fin de sa vie.

Les confrères de Flavien saluèrent aussi avec joie le retour dans le diocèse de leur condisciple et ami.

CHAPITRE III.

PROFESSORAT.—MINISTÈRE A ST. JUIRE ET A MONTOURNAIS.

Il avait été question de confier à M. Martineau une chaire de professeur au grand séminaire de Luçon, mais l'évêque, qui l'avait en particulière estime, et connaissait mieux que personne ses aptitudes, préféra le voir enseigner les humanités.

Au dire de plusieurs de ses anciens élèves, son cours de rhétorique fut extrêmement goûté.

Il savait communiquer à chacun l'amour du travail. Son entrain et ses innombrables ressources lui fournissaient le moyen d'égayer en passant ses auditeurs attentifs, et de les exciter ainsi à reprendre avec plus d'ardeur la tâche commencée. On avait en son savoir et sa compétence une confiance sans borne. Rien d'étonnant, par conséquent, s'il remporta tant de succès dans ce genre d'enseignement.

C'est à cette époque de sa vie, croyons-nous, que furent composées les quelques pages suivantes dont nous avons fait tout récemment la découverte.

Comme rien ne peint mieux un homme que son style, nous laisserons parler notre héros lui-même, laissant au lecteur le soin de le juger par ses propres œuvres.

Il avait à parler de la puissance de l'Église. Voici d'abord comment il relie sa conférence aux conférences précédentes qui traitaient des notes de l'Église :

" On vous a entretenus, dit-il, des notes, des caractères de l'Église de Jésus-Christ. On vous a fait admi-

rer l'un après l'autre les diamants qui doivent briller à son diadème royal, puis vous invitant à jeter un regard sur les diverses sociétés religieuses qui se partagent le monde, on vous a amenés sans peine à discerner au milieu de toutes ces religions, royautés éphémères et menteuses, dont les faux brillants et les lambeaux de pourpre cachent mal la pauvreté ; on vous a amenés sans peine, dis-je, à discerner la divine épouse du Christ, celle qui seule porte en tête la couronne dont il ceignit son front au jour de ses mystérieuses fiançailles, celle qui seule est revêtue du manteau de gloire qu'il teignit au Calvaire dans la pourpre de son sang.

" Vous vous êtes prosternés avec un respectueux amour devant cette Église, votre reine et votre mère, et admirant son indivisible unité, aimant sa sainteté sans tache, suivant avec un juste orgueil son cours magnifique, ayant sa source au pied même du Golgotha, et embrassant le monde entier dans ses flots toujours purs et toujours calmes, vous vous êtes assis délicieusement à l'ombre de l'arbre de vie qui croît sur les bords de ce fleuve divin, et vous vous êtes écriés avec transport : qu'il fait bon ici, j'y veux vivre et mourir ! "

Abordant ensuite directement son sujet, il répond en ces termes à la première question qui se pose : Quelle est la nature de la puissance de l'Église ?

" Son chef, se demande l'orateur, lui a-t-il remis le glaive qui tue, l'a-t-il armée du casque des combats, l'a-t-il entourée de l'appareil des batailles ?—Non. Quoique fille du sang, puisqu'elle est née sur le Calvaire, sous la rosée qui découlait de la croix, Jésus, son divin fondateur, ne lui a point mis au cœur la soif du carnage, son drapeau est le symbole du pardon et de la clémence, et son règne est tout pacifique.

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

" Cependant, si la prière qui supplie, si la persuasion qui s'insinue dans les âmes, si les larmes qui attendrissent ne suffisent pas pour la défendre, elle a le droit de saisir le glaive et de commander à César, de par Dieu lui-même, de venir à son aide et de la protéger."

Et l'auteur continue sur ce ton jusqu'à ce qu'il ait résolu complètement le problème qui se dressait devant lui. Il aborde ensuite cette autre question, appelée naturellement par la première : Sur quels sujets l'Église peut-elle exercer cette puissance ?

Voici comment il y répond :

" Le monde entier, ayant dès le commencement été assigné à l'Église comme domaine, et son empire n'ayant reçu d'autres bornes que celles de l'univers, sa puissance en principe et de droit n'a d'autres limites que celles de ses états, et tous les hommes sont les sujets-nés de son pouvoir. Mais l'Église n'use point de cette immense autorité. Elle ne commande qu'aux sujets qui reconnaissent ses lois ; elle ne punit que ses enfants coupables ; son sceptre ne s'étend que sur ceux dont les noms sont inscrits dans ses immortelles annales ; ceux-là seuls aussi sont cités à son tribunal.

" Néanmoins tous ces peuples errants dont elle déplore l'état lamentable, et qu'elle a retranchés de son sein, comme on retranche la branche morte de l'arbre auquel on veut conserver la sève et la vie ; néanmoins toutes ces innombrables tribus assises à l'ombre de la mort, dont elle provoque le réveil et auxquelles elle va porter l'amour du bonheur au milieu de ces forêts profondes, retraites de leur barbarie et symboles de leur ignorance ; néanmoins tous ceux, en un mot, qui ne sont pas marqués du sceau de sa catholicité, peuvent, grâce à sa tolé-

rance, vivre en liberté sous les lois qu'ils se sont faites. Ce qui n'empêche pas l'Église de les prier d'entrer au plus tôt dans son vaste domaine appelé à se dilater jusqu'à la fin du monde.

" Bien que restreint par ces exceptions, le nombre des sujets sur lesquels s'exerce l'autorité de l'Église est encore prodigieux. Plus de 200,000,000 de fronts s'inclinent à sa voix, et, dans cette assemblée immense et unique de frères, elle compte ce que la vertu a de plus héroïque, la science de plus distingué, le courage de plus indomptable, et la civilisation de plus accompli."

Encore quelques lignes et j'en ai fini avec cette citation de notre professeur.

A propos de cette troisième question sur la puissance de l'Église : quels sont les dépositaires de ce pouvoir ? il parle du Pape en ces termes :

" Qu'est-ce que le Pape ? Comment peindre cette majesté ? Comment qualifier cette gloire qui ne le cède qu'à celle de Dieu ? Comment définir cet homme qui rappelle à la fois la grandeur et l'abaissement, la force et la faiblesse ? Comment définir cet homme, l'objet de la vénération et du respect de toute l'Église, et qui se proclame le serviteur de ceux qui s'inclinent en sa présence et lui baisent les pieds ? Comment définir cet homme, d'une part sujet à toutes les humiliations de notre pauvre nature, et de l'autre traitant librement avec la divinité, à l'instar de Moïse sur la montagne ? Comment définir cet homme, objet de l'admiration et de l'amour des uns en même temps que de la haine et du mépris des autres ?

" Comment le définir si ce n'est en l'appelant un autre Jésus-Christ en terre, héritier de ses ignominies et de

ses gloires, décoré de son diadème sanglant et de son sceptre immortel ?

" Comment le définir si ce n'esten l'appelant un père ? Oui, un père, voilà le nom que j'aime à lui donner, le nom qui me rappelle et sa grandeur et sa bonté, et sa puissance et sa tendresse, le nom qui tient lieu pour moi de tout le reste, le nom sans lequel aucun autre nom ne me saurait satisfaire."

Peut-être nous accusera-t-on d'avoir prolongé outre mesure cette citation ? Voici notre excuse : Ce travail est le seul que nous ayons pour nous rappeler le professorat de l'abbé Martineau. Nous dirons plus : ce travail est le seul écrit de sa main qui nous ait été communiqué. Ce qu'il a laissé se borne à des plans d'instructions sans développement aucun, et à un certain nombre de poésies. Nous avons cru d'ailleurs y découvrir—quoique cette œuvre fut un premier jet, il suffit de voir l'original pour s'en convaincre—nous avons cru d'ailleurs y découvrir quelques-unes de ces qualités qu'il devait déployer plus tard avec tant de succès.

A notre humble avis ces citations, si incomplètes qu'elles soient, laissent deviner l'abondance, le coloris, la chaleur et la facilité de l'écrivain.

Un nouveau théâtre vint bientôt lui offrir l'occasion de faire briller davantage son talent.

Quelque attrait qu'il eût pour l'art de bien dire et l'enseignement d'une classe aussi intéressante que la rhétorique, son âme apostolique l'appelait ailleurs. Les beautés du culte catholique, les fruits de la parole publique, la conversion des pécheurs, tout ce qui constitue en un mot le ministère pastoral l'attirait invinciblement.

Il quitta donc sa chaire pour la paroisse de St. Juire, à laquelle ses supérieurs l'appelèrent après quelques années de professorat.

Son rapide passage dans cette nouvelle fonction lui laissa juste le temps de se faire regretter. Les habitants de cette partie de la Vendée ne sont guère enclins à l'enthousiasme, surtout à l'endroit des pratiques religieuses. Ils durent céder cependant devant le zèle, le dévouement et l'affection de leur curé. Ses instructions saisissantes les amenèrent peu à peu à l'église, et le chant des cantiques qu'il composait en rapport avec leurs besoins, et exécutait avec un entrain sans égal, acheva de les gagner tout-à-fait.

En 1861, le curé de St. Juire était chargé du gouvernement d'une autre paroisse plus importante que la première, celle de Montournais. Après son brillant professorat, la petite paroisse dont il eût la desserte, avait paru une récompense médiocre de ses mérites incontestés. Aussi les amis de M. Martineau se réjouirent-ils de lui voir confier une mission plus digne de ses vertus et de ses talents.

" C'est là que je l'ai connu plus particulièrement, nous écrit un curé du voisinage. Nous faisions partie de la même réunion qui, tous les huit ou quinze jours, rassemblait à tour de rôle, dans chaque presbytère, les curés de quatre ou cinq paroisses séparées les unes des autres par une petite distance. J'ai donc pu, durant près de six années, apprécier le caractère et les œuvres de l'abbé Martineau.

" Rien ne put donner une idée de l'heureux effet qu'il produisit, en arrivant au milieu d'eux, sur les habitants de Montournais. Sa belle taille, son air distingué, sa

figure sympathique lui avaient tout d'abord gagné les cœurs. Ce fut bien autre chose quand on l'eut entendu. Sa richesse d'imagination, son élocution facile, ses accents convaincus, son débit net et rapide qui lui permettait de déclamer un sermon comme on mène une charge à la bataille, tout en lui passionnait ses paroissiens qui ne se lassèrent jamais de l'entendre.

" Des formalistes auraient sans doute trouvé matière à critique dans ses allocutions. Ils auraient pu lui reprocher peut-être de s'adresser plus au cœur qu'à l'esprit, de trop compter sur ses ressources naturelles, et de négliger un peu la préparation de ses instructions, ce qui leur enlevait parfois une partie des idées qu'il aurait pu y faire entrer, ou cette perfection du style à laquelle les rhèteurs sacrifieraient volontiers tout le reste.

" Mais qui est-ce qui pensait à cela ?

" Tel qu'il était, il charmait, il transportait son auditoire.

" Je me souviens plus particulièrement de deux ou trois circonstances où je l'entendis avec un étonnement mêlé d'enthousiasme.

" Une première fois, c'était dans mon église même où je l'avais invité à prêcher, le jour de la Nativité de la Ste. Vierge. Une seconde fois c'était chez M. de Sarode, un de nos amis communs, pour la bénédiction d'une statue de l'auguste Reine du Ciel que ce généreux chrétien avait fait ériger, au bord du chemin, sur une de ses propriétés. Une troisième et dernière fois, ce fut à Pouzauges, à l'occasion de la fête patronale.

" Eh ! bien, j'avoue que jamais je n'ai vu manier la parole avec plus de fécondité, de mouvement et de pathétique.

" A Pouzauges, en particulier, il accomplit un tour de

force surprenant. En se rendant à la fête il avait préparé quelques idées ; rendu au pied de la chaire, je ne sais plus au juste quel motif lui fit abandonner subitement son sujet pour en traiter un autre. Il improvisa sur le champ un discours auquel il n'avait pas songé deux minutes auparavant.

" Il n'en prêcha pas moins, comme toujours, avec une éloquence qui ne laissa à personne le droit de se plaindre de la témérité du procédé. Lui seul en eut une sorte de remords, et en descendant de la chaire, il s'empressa de nous demander avec anxiété s'il n'avait pas *battu la campagne.* "

" Il n'a qu'à ouvrir la bouche, disaient ses paroissiens, pour faire les plus magnifiques discours. "

" Au mariage de son frère Valentin, raconte à son tour M. Audureau, le saint curé de Chauché donna la bénédiction nuptiale, et adressa au jeunes époux une pieuse exhortation. A l'Évangile, Flavien prit la parole, et sut si bien trouver le chemin des cœurs, qu'il arracha des larmes à toute l'assistance.

" Un autre jour, invité à prêcher dans une paroisse de l'Anjou pour l'adoration perpétuelle, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles, il débuta par cette exorde étrange : Du sang, du sang, du sang !

" Grande fut la surprise de l'auditoire en présence d'une semblable entrée en matière ; mais cette surprise mêlée de crainte ne fut pas de longue durée.

" Après avoir expliqué en quelques mots son thème, l'orateur, laissant libre carrière à son zèle et à son ardeur, enleva ses auditeurs qui parlent encore aujourd'hui de ce sermon comme d'un coup de maître. "

Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler

tous les triomphes oratoires du curé de Montournais. Terminons par le récit de M. Baron, curé de l'Orbrie.

" M. Martineau avait accepté de faire le panégyrique de St. Vincent, patron de la paroisse. M. Ferchaud, alors archiprêtre de Fontenay, voulut assister à cette solennité pour entendre le prédicateur.

"Quelques instants avant le commencement du sermon, M. Ferchaud racontait dans le salon du presbytère la découverte récemment faite à Milan, du tombeau de St. Ambroise.

" Flavien l'écoute, puis montant en chaire, il s'empare de cette donnée. Dans un exorde magnifique, il fait un rapprochement frappant, et on ne peut plus heureux entre St. Ambroise et St. Vincent. Le reste du discours répondit à ce début.

" Elévation d'idées, aperçus originaux, délicatesse de sentiments, chaleur du débit, tout semblait s'être réuni pour plaire et enthousiasmer. L'auditoire était ravi, et M. l'archiprêtre fut dans l'admiration."

Ici se place tout naturellement deux lettres écrites par M. Martineau à sa sœur qui venait d'entrer en religion. Elles achèveront de peindre celui dont nous avons déjà eu occasion d'étudier la physionomie à divers points de vue. Elles sont datées toutes deux de Montournais.

" Ma bien chère enfant,

" Je comprends parfaitement ta surprise et ton quasi-mécontentement. J'ai tardé trop longtemps à te donner de mes nouvelles ; mais ce n'est pas tout-à-fait ma faute. T'oublier, ma bien chère, n'est pas chose possible, tu le sais ; t'éprouver je n'en ai pas la moindre intention, et l'aurais-je voulu, il ne faudra point m'en gronder encore ; mais l'épreuve est une excellente chose,

c'est la pierre de touche de la piété, de la vertu, de la vocation. Et quoiqu'en dise ta modestie de jeune vierge, je te crois assez forte maintenant pour supporter une petite épreuve, tant le bon Dieu t'a mise à bonne école.

" Mais enfin, il ne s'agit ici ni d'oubli, ni d'épreuve ; c'est le temps qui passe si vite, c'est la besogne toujours renaissante dans une paroisse, c'est la première communion avec ce qui la précède et ce qui la suit ; ce sont les malades perdus à deux lieues de mon presbytère et qu'il faut nécessairement visiter, etc.

" Voilà, je pense, des raisons bien suffisantes pour m'excuser à tes yeux.

" Allons, ma pauvre petite religieuse, sois raisonnable, soumise et résignée. Je prie bien pour toi ; ne m'oublie pas.

" Mes hommages à tes bonnes mères et mes amitiés à ton cher curé.

" Adieu, je t'embrasse."

A une date plus récente, il écrivait de nouveau à la même.

" Ma bien chère enfant,

" Tu dois être fort mécontente de ton parrain, et je te pardonne volontiers ce mécontentement ; je sens que je le mérite.

" Je te prie cependant de ne pas me garder rancune, vu mes nombreuses occupations. Je profite aujourd'hui d'un moment de répit pour t'envoyer un petit bonjour.

" Je suis bien heureux, ma chère enfant, de te savoir heureuse.

" Avec ton caractère déjà formé, tes dispositions pieuses, je ne doutais pas que tu ne prisses de pro-

fondes racines à Mermaison. Te voilà placée dans la maison de grâce et de prière, entre le monde et Dieu, avec un ministère moins élevé et moins beau que le mien, mais avec des prérogatives encore fort enviables, puisque tu te trouves à la source des caresses de Jésus et de Marie, puisque tu bois chaque jour au torrent de leurs divins cœurs. Tu apprendras à l'école où t'a appelée le bon Maître, qui choisit ses brebis de prédilection, tu apprendras ce que c'est que d'aimer Dieu et de haïr le monde que tu as abandonné ; tu apprendras le bonheur du sacrifice, la douceur de la croix, la grandeur de nos espérances et la félicité de notre renoncement aux pompes et aux œuvres de Satan.

" Pauvre chère enfant, tu auras l'oreille du cœur toujours ouverte pour entendre la voix de l'époux à ses épouses chéries ; cette voix est douce et suave comme celle de la colombe.

" C'est ainsi qu'il parle dans ta solitude.

" Mourir à tout, même à sa propre volonté, voilà la vraie devise d'une religieuse, et c'est celle que je te recommande.—Je n'ai rien de nouveau à te dire. Ma santé se soutient. Mes paroissiens m'adorent, et je les aime beaucoup.

" Tous mes respects à tes vénérables mères.

" Ton Parrain qui t'aime."

Ces deux épîtres que nous venons de transcrire nous montrent M. Martineau sous un jour spécial, comme nous le rappellions tout à l'heure.

Ce n'est plus ici le brillant orateur cueillant partout des palmes et des couronnes ; c'est le frère affectueux et tendre.

Pour écrire de la sorte, il faut une nature sensible et délicate, il faut aussi une âme fortement trempée et toute remplie d'esprit de foi ; car on a dû le remarquer, à côté des termes dans lesquels le sang et l'amitié ont la plus grande part, il y a des conseils virils, qui révèlent à nos yeux une âme ayant connu et pratiqué ce qu'elle enseigne avec tant de sagesse, d'à propos et de fermeté.

De fait, M. Martineau, moins connu comme directeur que comme prédicateur, n'en était pas moins extrêmement apprécié sous ce premier rapport. C'est ainsi que le saint tribunal lui permettait d'achever, auprès de ses chers paroissiens de Montournais, le bien qu'il avait commencé en chaire.

Aussi son vieil ami, M. Audureau que nous avons tant de fois cité déjà, et dont les renseignements nous ont été si précieux pour cette notice biographique, termine-t-il ses appréciations par ces lignes explicites :

" On peut affirmer sans crainte que partout où a passé M. Martineau, ses vertus, ses talents, son charmant caractère lui ont gagné la considération et la sympathie générales.

" Idole de ses élèves, il ne fut pas moins aimé de ses confrères durant son professorat.

" A Montournais comme à St. Juire, son ministère fut extraordinairement fructueux. Nous avons pu nous en convaincre dans les différentes retraites qu'il y fit prêcher ou qu'il y prêcha lui-même. Il tenait vraiment ses paroissiens dans sa main, pour nous servir d'une métaphore."

C'est au milieu de tels succès que M. Martineau résolut de partir pour le Canada, en qualité de prêtre de St. Sulpice.

DEUXIÈME PARTIE.

MONSIEUR MARTINEAU

AU CANADA.

CHAPITRE I.

DÉPART DE FRANCE.—ARRIVÉE AU CANADA.—ŒUVRES PAROISSIALES.

Avant d'entreprendre l'œuvre qu'il voulait réaliser, M. Martineau avait longuement réfléchi. Dans ses conversations au séminaire de Paris avec M. l'abbé Healy, depuis Mgr. Healy, évêque de Portland, qui l'honora jusqu'à sa mort de sa constante amitié, et dans ses relations avec la colonie américaine et canadienne, qui alors comme aujourd'hui comptait de nombreux représentants à St. Sulpice, il avait appris à connaître cette population généreuse à laquelle il voulait se consacrer tout entier.

Messieurs les Directeurs, de leur côté, l'avaient initié à cette œuvre de Montréal si chère au cœur de M. Olier, et si aimée de tous ses successeurs. Grâce à eux, il n'ignorait rien de ses merveilleux commencements et de son développement non moins étonnant. Il savait aussi les immenses espérances qu'elle offrait, non-seulement pour le Canada, mais encore pour la propagation de la Foi dans toute l'Amérique du Nord.

Toutes ces consolantes données devaient singulièrement l'aider à accomplir son grand sacrifice, celui de s'éloigner pour jamais de sa chère Vendée, de son excellente paroisse de Montournais, et de sa famille bien-aimée.

Il faut avoir ainsi quitté tout ce qu'on aime, dit à tous les êtres qui partagent son cœur un éternel adieu, pour comprendre quelquechose aux angoisses d'une telle séparation. La plume la plus habile, le pinceau le plus exercé demeurent impuissants devant un pareil tableau.

Mais Dieu avait parlé, et cette voix d'en haut domine toutes les voix d'ici-bas. L'apôtre vendéen l'entendit, la reconnut et n'hésita pas.

Ses paroissiens eurent beau couvrir ses dernières paroles de leurs sanglots et de leurs cris de douleur, il partit sans même aller voir sa famille.

Et qu'on ne l'accuse pas ici d'indifférence, d'ingratitude, encore moins de cruauté. S'arracher sans faiblir des bras d'une sœur adorée, de frères chéris dont on est le soutien, le bonheur et la gloire, demande une force peu commune.

Eh! bien, cette force, M. Martineau craignit qu'elle ne lui manquât, et comme Dieu l'appelait, il marcha sur son cœur pour demeurer fidèle.

Il souffrait davantage, mais il était sûr de vaincre, et pour lui le devoir était au-dessus des consolations les plus douces, fussent-elles légitimes.

Voici en quels termes il annonce son départ à sa sœur qu'il aimait tant :

" Ma chère petite sœur,

" La vie, tu le sais déjà, quoique bien jeune encore, la vie n'est qu'une chaîne non interrompue de misères, de peines et de sacrifices. Le bon Dieu vient t'en demander un nouveau aujourd'hui.

" Tu as du cœur et de la foi, eh! bien, reçois les adieux de ton parrain, et résigne-toi à ne le revoir probablement qu'au ciel.

" Quand cette lettre t'arrivera je serai déjà loin, et dans quelques semaines je me trouverai transplanté au fond de l'Amérique. Je suis membre de la société des prêtres de St. Sulpice, et je pars pour le Canada afin de partager leurs travaux et d'aider à leur ministère.

" Sois toujours la colombe douce et fidèle de ton doux Maître, et assiste-moi de tes prières.

" Le sacrifice que je fais est immense ; demande à Notre-Seigneur qu'il soit pour sa plus grande gloire et pour le bien de mes chers paroissiens.

" Adieu, ma bien chère sœur !"

Qui ne serait frappé, en lisant cette lettre, des efforts de l'auteur pour dissimuler son émotion et contenir sa douleur ? On sent qu'il veut faire accepter à sa sœur la séparation que Dieu leur demande, et pour mieux atteindre son but, il tâche de se montrer fort dans le sacrifice, donnant ainsi l'exemple de la résignation qu'il lui prêche. Mais personne ne peut s'y tromper. Ces lignes sortent d'un cœur brisé, que la foi seule soutient et fait enfin triompher.

La même note paraît davantage encore dans la lettre qu'il écrivit à son frère quelques jours après. ·

PARIS (SOLITUDE D'ISSY), 17 AOUT 1865.

" Mon frère bien-aimé,

" Il est temps que je t'envoie un petit mot. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que je connais ton cœur, et que je voulais être discret. Aujourd'hui, les circonstances vous auront instruits de tout.

" Je suis donc parti, et parti pour bien longtemps ! Je comprends parfaitement hélas,! la peine que mon départ vous a causée ; je l'ai ressentie pour le moins aussi vivement que vous, mais ce que l'on fait pour le bon Dieu n'est jamais perdu.

" Oh ! oui, que ce divin Maître vous bénisse autant que je l'en supplie ! S'il y a ou s'il doit y avoir des peines dans votre vie, qu'il me les réserve à moi, et qu'il vous garde à tous le contentement, le bien-être et la paix !

" Je vous embrasse tous de toute la tendresse de mon cœur, et je vous conjure de ne pas manquer le rendez-vous du ciel, où nous serons réunis et heureux pour l'éternité.

" Adieu donc, et soyons à Dieu toujours !"

Il écrivit au même, le 4 septembre, de Montréal, où il venait d'arriver.

" Mon bien-aimé frère,

" Me voici rendu au terme de mon voyage. Étant sur le point de quitter Paris lorsque j'ai reçu ta dernière lettre, je n'ai pas pu y répondre, à mon grand regret, je dois te le dire, car jamais peut-être je n'avais reçu une lettre si consolante et si bonne.

" Tu as fait généreusement ton sacrifice, Dieu t'en récompensera.

' Plus éloignés que nous ne l'étions, nous ne nous en aimerons pas moins pour cela."

Le reste de la lettre est consacré au compte-rendu de son voyage à travers l'Océan. Cette traversée, cent fois racontée, n'offre rien de particulièrement intéressant pour le lecteur. Nous nous bornerons à faire remarquer que son œil observateur se rendit rapidement compte de cette situation nouvelle qui allait devenir la sienne.

Encore une lettre à sa sœur, et nous aurons les pièces les plus importantes de sa correspondance avec sa famille pendant cette année 1865, qui devait occuper une si large place dans sa vie.

Elle est datée du 6 octobre.

" Ma bien chère sœur,

" Voilà plus d'un mois que je suis en Amérique, et je trouve qu'il est bien temps de te donner signe de vie.

" Je connais toute la tendresse de ton cœur, tu auras

donc été bien peinée à la brusque nouvelle de mon départ. J'aurais voulu t'aller voir, t'embrasser pour la dernière fois. J'aurais tant désiré aussi aller réciter un *De profundis* sur la tombe de nos chers parents à Chauché, mais j'ai eu pitié de mon pauvre cœur. Le bon Dieu me demandait un sacrifice, et j'ai cru qu'il était assez grand comme je l'ai fait, sans le porter jusqu'à l'héroïsme, qui n'est pas du ressort de tout le monde. J'ai donc pris mon courage à deux mains, et brisant d'un seul coup toutes mes attaches, j'ai dit au Seigneur, que votre volonté soit faite ! Je me suis abandonné à la divine Providence qui a semblé tout disposer avec une attention maternelle pour me conduire à Montréal.

" C'est bien long, ma chère enfant, un voyage de France en Amérique, et pourtant, si je pouvais t'attirer ici, et de sœur noire te changer en sœur grise,* je serais trop heureux. Nous formerions une petite famille à nous deux, et nous pourrions vivre et mourir sous le même ciel.

" C'est un château en Espagne que je bâtis ; pardonne-moi ce rêve ; ce mirage constitue pour moi un moment de bonheur. Nos illusions et nos désirs qui se succèdent sans cesse ne sont jamais satisfaits."

Les commentaires sont inutiles ici.

Les termes sont clairs, et ne prêtent nullement à une interprétation douteuse. Ils viennent en outre confirmer ce que nous disions, à l'occasion du départ de Montournais, et de la grandeur du sacrifice que dût faire le géné-

* Sr Marie du St Rédempteur, religieuse en Vendée, dont il est ici question, appartient à un ordre dont le costume est noir. M. Martineau desireux de l'avoir auprès de lui, souhaitait qu'elle devînt soeur grise, c'est-à-dire qu'elle portât le costume de couleur grise des soeurs de la charité de Montréal avec lesquelles son ministère le mettait chaque jour en rapport.

reux apôtre, et des motifs qui l'amenèrent à partir sans voir les siens.

Jusqu'à ce moment, nous avons toujours vécu en France en compagnie de notre héros. Ces quelques lettres datées de Montréal que nous venons de citer nous y ont ramené de nouveau. Cette fois, nous sommes bien en Canada à la suite du courageux vendéen venu pour y dépenser ses talents et sa vie.

A peine arrivé dans la cité consacrée à Marie M. Martineau fut attaché à la desserte de la paroisse de St. Joseph, rue Richmond, et il s'y employa avec son ardeur accoutumée.

La population de ce quartier, un des plus fervents de Montréal, lui fit l'accueil le plus sympathique.

On devina de bonne heure le cœur de l'apôtre. Eu égard au petit nombre de prêtres chargés du ministère paroissial de cette partie de la ville, il eut à prêcher souvent. La plupart des retraites lui furent confiées, et les plus consolants résultats couronnèrent son dévouement et son zèle. Il fit accourir autour de sa chaire une foule empressée et compacte.

Sa parole imagée, chaude et vibrante électrisait ses auditeurs et les entraînait jusqu'au tribunal de la réconciliation. Dans un grand nombre de circonstances, nous affirment des témoins oculaires, il dut quitter son confessionnal à minuit sans avoir pu entendre tous ses pénitents. On les voyait venir le lendemain reprendre leur tour de la veille.

Les supérieurs de M. Martineau, frappés de ses succès, crurent à propos de l'appeler à Notre-Dame où il devait faire tant de bien et enfin mourir.

A son installation à Notre-Dame, correspond une

lettre à son frère qui vient de s'enrôler dans l'armée du Pape. Nous n'avons pu nous résoudre à la passer sous silence, tant elle nous a paru remarquable à tous égards.

" Mon bien cher Théophile,

" Je viens de recevoir aujourd'hui, Vendredi-Saint, la petite lettre que tu m'as écrite, en date du 29 mars dernier.

" Je suis heureux de te savoir guéri. Ta maladie ne m'a nullement surpris, le changement de pays, de climat, de nourriture et d'occupation a dû opérer toute une révolution dans ta constitution.

" Maintenant, te voilà fort pour défendre la sainte cause, à laquelle tu t'es si noblement dévoué.

" Te dire le bonheur que j'ai ressenti en apprenant ton départ ne serait pas chose facile. J'ai bien remercié le bon Dieu de t'avoir choisi et de t'avoir inspiré un si beau dessein.

" Remplis ta besogne en bon soldat, en vrai vendéen, et surtout en parfait chrétien. Ne crains ni les balles, ni les boulets ; c'est le bon Dieu qui dirige toute cette mitraille, et quel que soit le danger, il nous sauve quand il lui plaît, et quand il juge notre vie avantageuse ou utile.

" Nous sommes sur la terre pour faire la volonté de ce tendre père, et que nous vivions ou que nous mourions, pourvu que nous soyons à notre place, nous pouvons être tranquilles, tout ira pour le mieux. C'est au ciel, mon cher zouave, c'est au ciel qu'il faut arriver, toi de Rome et moi de l'Amérique, si le ciel en décide ainsi.

" Tout chemin mène à Dieu, quand on le suit avec honneur, bravoure et fidélité.

" Tu dois à tes chefs la plus grande déférence et la plus parfaite obéissance. Sans l'obéissance, pas plus de soldat que de prêtre. Au reste, tu te souviendras que tes chefs sont les représentants de Dieu et de son vicaire sur la terre. Cette belle pensée de la foi t'inspirera toute la soumission que tu dois avoir.

" Tu tâcheras de te faire aimer de tous, par un caractère égal, une humeur franche et ouverte, un bon cœur, une obligeance infatigable. Avec des soldats on ne perd jamais sa peine à rendre service et à se faire aimer, on est bien vite payé de retour.

" Cependant, tout en étant bon avec chacun, tu auras soin de choisir tes amis ; quoique vous soyez tous bons, je pense, je voudrais que tu choisisses même parmi les meilleurs.

" Surtout sois fidèle à Dieu, mon cher enfant, n'oublie jamais tes prières, et fréquente les sacrements.

" Voilà le secret de la bravoure du soldat, comme du dévouement chez le prêtre.

" Tu pardonneras bien à ton frère toutes ces recommandations ; je t'aime tant et je suis prêtre !

" Que Dieu te bénisse, mon cher Théophile, et qu'il t'accorde de vivre et de mourir en vrai chrétien !"

M. Martineau arrivé à Notre Dame trouva, dans cette nouvelle fonction matière encore plus abondante pour l'emploi des multiples ressources qu'il avait reçues du ciel.

Pour donner une idée de ce qu'il opéra dans cette grande paroisse, il faudrait dire qu'il n'est pas un genre d'œuvres qui lui soit demeuré étranger, pas un genre d'œuvres dans lequel il n'ait réussi.

Les œuvres d'hommes et de jeunes gens, de mères de

famille et de jeunes personnes, comme les œuvres d'enfants qui lui furent successivement ou simultanément confiées, prospérèrent toutes sous sa direction.

Chargé de l'association de tempérance, il la maintint florissante tout le temps qu'il la présida. Quand il devait y porter la parole, l'église se remplisait. Il est vrai que pour y attirer, il ne négligeait rien, variant à l'infini ses instructions, entre-mêlant ses conseils de traits choisis et racontés avec un charme incomparable, composant enfin des cantiques aux paroles appropriées et à l'air entraînant.

Quel associé de la tempérance peut avoir oublié des paroles comme celles-ci :

Croix divine de mon Jésus,
A toi dans ce jour je me donne !
Croix qui réjouit les élus,
Sois mon drapeau, sois ma couronne !
Je veux te suivre désormais,
Mon trésor et mon espérance !
A la Croix soyons à jamais,
Chers amis de la tempérance !

Au Cabinet de Lecture paroissial, son passage au milieu des jeunes gens qui s'occupaient de littérature et d'art oratoire ne fut point inaperçu. Quelques conférences qu'il y donna prouvèrent à tous qu'il était admirablement doué pour être à la tête de cette œuvre importante et difficile.

Que dire maintenant de l'association de la Ste Famille à la tête de laquelle il demeura pendant de longues années ?

Nous aurions de quoi remplir un volume des éloges que nous avons entendus à son adresse de la part de ses

reconnaissantes congréganistes. Il avait compris ce qu'il y a non-seulement de tendresse et de bonté, non-seulement de patience et de dévouement, mais encore de ressources et de puissance dans le cœur de la femme chrétienne, dans le cœur de la mère. Il avait compris la place importante qu'elle tient dans la famille, les grandes choses qu'elle peut accomplir au milieu de notre société canadienne, et il voulait lui prêter son appui pour la réalisation de ces merveilles. Nous avons lieu de croire que ses efforts ont été appréciés, nous irons plus loin, qu'ils n'ont pas été inutiles.

Les Enfants de Marie connurent aussi les douceurs et les avantages de sa direction, et elles ne l'ont point oubliée. Elles ne furent pas d'ailleurs les seules parmi les jeunes personnes de la paroisse à en bénéficier.

Il y a peu d'années, la fondation d'une nouvelle congrégation de jeunes filles ayant été décidée, M. Martineau fut choisi pour mener à bonne fin cette entreprise. On savait que ce nom était synonyme de réussite, et les faits ne démentirent point les espérances. Au premier appel du directeur, cinq à six cents aspirantes répondirent. C'était un vrai triomphe. La suite fut digne d'un tel début.

Mais d'où venait ce succès ? De la bénédiction de Dieu, sans doute ; des talents incontestables et vraiment supérieurs de M. Martineau, évidemment aussi ; il nous semble toutefois que le dévouement apporté par lui à ces diverses fonctions y contribua pour une large part.

Il fallait le voir au milieu de ses congréganistes. On devinait immédiatement une famille dont il était le père respecté et chéri. Rien ne le rebutait, dès qu'il croyait que le bien de ses enfants y était intéressé.

L'adoration nocturne, à l'organisation et à la ferveur de laquelle il contribua si puissamment, réclamait sa présence deux fois la semaine, et cela à des heures fort incommodes. Le matin, dès cinq heures, il devait être au pied du St. Sacrement, pour réciter à haute voix la prière commune. Jamais il ne manqua à ce rendez-vous divin. Puis la prière achevée, on pouvait entendre cette voix pénétrante qui savait si bien ouvrir les âmes, s'entretenir avec Dieu dans le plus pratique et le plus suave des colloques. Jamais il ne se répétait, et ses accents convaincus produisaient sur l'auditoire la plus salutaire influence.

Dès huit heures du soir le jour de garde, il était devant son confessionnal à la disposition de ceux qui voulaient s'adresser à lui. A neuf heures, il chantait avec les adorateurs le cantique à la Ste. Face, lisait avec sa piété communicative l'amende honorable, et revenait en chantant à la balustrade pour donner aux gardiens de Jésus-Hostie une de ces allocutions à l'emporte-pièce dont il avait le secret.

A cette heure tardive, le sommeil se fait souvent sentir. Néanmoins de l'avis unanime de ses auditeurs, ces instructions de M. Martineau n'endormaient jamais.

Toujours pratique, toujours varié, toujours nouveau, il trouvait toujours aussi son auditoire attentif et recueilli.

A côté de l'adoration nocturne s'éleva bientôt une œuvre sœur, l'adoration diurne, sortie elle aussi comme la précédente et plus encore qu'elle du cœur de ce prêtre de l'Eucharistie. S'il passait deux heures le soir et une heure le matin à chacune des réunions de l'adoration nocturne pour inaugurer et clore cette veille sainte, il ne quittait pas ses adoratrices tout le jour qu'elles s'étaient

EX BIBLIOTHECA SEMINARII

choisies pour se relayer en priant devant le tabernacle. Il ouvrait l'adoration par une allocution de circonstance, et avant la séparation du soir, il avait encore un mot d'adieu, de reconnaissance et d'encouragement pour ces fidèles compagnes de Jésus.

Ce serait le lieu de parler de l'œuvre des Tabernacles qu'il contribua tant à rendre prospère, ainsi que de l'œuvre de la Ste Face qu'il rattacha à l'adoration nocturne. Le régistre des inscriptions témoigne suffisamment du succès de cette dernière association.

Mais arrivons sans plus attendre à ses œuvres de charité. Ce que le lecteur a pu voir de la nature affectueuse et du dévouement de M. Martineau ne lui permettait pas de supposer qu'un pareil cœur fut fermé aux pauvres et aux malheureux. Mais la charité de ce bon prêtre ressortira mieux encore des détails qui vont suivre.

L'Orphelinat catholique et l'Institution des Jeunes Aveugles de Nazareth, deux œuvres touchantes et utiles entre toutes, furent les principaux théâtres de son grand zèle et de son ardent amour pour les déshérités de ce monde.

Il sut intéresser à ses chers orphelins des dames patronnesses nombreuses et dévouées, et les enfants eux-mêmes lui prêtèrent leur concours.

Qui n'aurait été ému en le voyant au milieu de ces amis du divin Maître, se faisant petit avec eux, et les égayant de mille manières, afin de leur faire oublier autant qu'il était possible ce que leur situation avait d'humiliant et de pénible ?

Pour eux, il composait des récits et des chants ; pour eux, il organisait des fêtes et des pique-niques. Directeur de la maison de Nazareth comme de celle des

Orphelins, il seconda puissamment son généreux fondateur auquel Montréal doit tant d'œuvres de bienfaisance et d'utilité publique. Le soin qu'il y donnait était de nature à faire croire que c'était vraiment son œuvre.

S'agissait-il de préparer ces soirées de charité qui aidaient si puissamment au fonctionnement de l'institution naissante, on avait recours à lui. Fallait-il une conférence ? Désirait-on une pièce de poésie pour attirer un auditoire ? Il donnait la conférence et composait la poésie, et cela de la meilleure grâce du monde.

On nous pardonnera de ne pas citer ici les poésies écrites à ce sujet. Elles ont été publiées récemment sous ce titre : UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE.

Quant à ses conférences pour œuvres de charité, nous savons qu'il en prononça un grand nombre. Beaucoup de ceux qui les entendirent nous en ont fait l'éloge le plus flatteur.

Comment ne pas parler aussi de l'association des Dames de Charité et de l'œuvre du Vestiaire de Notre-Dame par le moyen desquelles il vint en aide à tant de misères ?

Comment ne pas parler des services qu'il rendit dans les maisons d'éducation dont il eut la direction ?

Pour tout résumer en quelques mots· il suffit de rappeler qu'il fut dans ces œuvres diverses ce qu'il était partout, une des causes principales de leur prospérité.

Il ne se ménagea pas plus pour celles-ci que pour les autres.

Pauvre lui-même, il trouvait toujours moyen de secourir les pauvres. Combien de personnes qui lui sont redevables de leur éducation ! Chaque année, à

notre connaissance, il ne payait pas moins de cinq ou six pensions. Toujours prêt à rendre service, il n'a jamais refusé de mettre ses remarquables talents à contribution en faveur des institutions qui faisaient appel à sa charité.

Villa-Maria, le Mont Ste. Marie, et diverses académies de cette ville ont chanté ses refrains.

Ses poésies ont été mises en œuvre à Québec et à Ottawa.

La Congrégation de Notre-Dame et les Sœurs Grises trouvèrent en lui un ami dévoué. En maintes circonstances, il leur prêta son concours toujours si précieux.

Disons enfin, que sa direction éclairée et virile au saint tribunal de la pénitence donna aux communautés religieuses de nombreux et excellents sujets et prépara pour le monde des chrétiens fortement trempés.

CHAPITRE II.

PÈLERINAGES.

Tout autre que M. Martineau eût été évidemment absorbé par ces occupations que nous venons de décrire sommairement. Il ne se plaignait jamais cependant d'être surchargé, et semblait se délasser des fatigues que lui avait pu causer une de ses œuvres en se livrant à une autre.

C'est ainsi qu'en dehors de ses occupations paroissiales il se créait des charges par elles-mêmes et à elles seules fort accablantes. Nous voulons parler surtout des pèlerinages.

Ces manifestations catholiques sont aujourd'hui tout-à-fait en honneur à Montreal. Or, nous croyons n'être que juste en attribuant en grande partie à M. Martineau, cet élan qui entraîne à la belle saison un si grand nombre de nos concitoyens vers les sanctuaires les plus vénérés du pays. Le rôle qu'il y joua nous semble si considérable que nous avons cru devoir consacrer un chapitre spécial à cette nouvelle forme de son zèle.

A quelques lieues de la ville de Marie, sur les bords du lac des Deux-Montagnes, réside depuis plus d'un siècle un groupe de sauvages iroquois et algonquins desservis par les prêtres de S. Sulpice.

L'un des premiers et des plus illustres missionnaires de ces enfants des bois fut M. François Picquet, né à Bourg (France) 6 Décembre 1707, et venu en Amérique en 1733.

Ce vaillant apôtre, qui avait profondément à cœur la

sanctification de ses chers sauvages, voulut leur inculquer l'amour de la Croix en leur mettant sous les yeux le tableau des souffrances endurées pour leur salut par notre divin Maître. Il fit donc ériger sur le sommet de l'une des deux montagnes qui ont donné leur nom à cette mission un calvaire grandiose. Le long du chemin qui conduit à cette croix monumentale furent construites diverses stations, représentant les scènes les plus émouvantes de la passion du Sauveur.

Depuis 1740, époque de l'inauguration de ce chemin de la Croix, les sauvages n'ont pas cessé de le visiter et d'y prier jusqu'à ces derniers temps, où l'apostasie les a rendus en grand nombre victimes de honteuses et injustes sollicitations. Les fidèles du voisinage, des paroisses limitrophes, connurent aussi de bonne heure le chemin de ce calvaire, et le suivirent avec dévotion.

Mais il y a seize ans, en 1872, la ville de Montréal, qui n'avait pas encore entrepris ce pèlerinage, fut invitée à s'y rendre à son tour. M. Martineau était monté en chaire, et s'adressant à cette population chrétienne, sur laquelle il avait su acquérir un si légitime ascendant, il fit appel à sa foi, à sa piété, et à son zèle. Quelques jours plus tard, le pèlerinage des Montréalais était organisé, pèlerinage que M. Martineau devait faire ensuite chaque année jusqu'à sa mort, pour se rendre au désir des pèlerins. Il lui est même arrivé d'en faire plusieurs à ce même lieu dans une seule année, le vapeur choisi pour la circonstance ne pouvant contenir tous ceux qui voulaient s'y rendre.

Et ce pèlerinage annuel des paroissiens de Notre-Dame n'empêchait pas l'infatigable apôtre de prêcher encore le pèlerinage local des habitants des Deux-Montagnes et des autres paroisses voisines.

Ce dernier pèlerinage avait lieu le 14 Septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. On y venait parfois de fort loin, et la foule était si considérable, qu'on y a vu, m'assure-t-on, au-delà de sept ou huit mille personnes.

Mais ce grand pèlerinage, que j'appellerai avec raison régional, ne nous fournit pas l'occasion de voir M. Martineau dans toute son habileté, dans tout son zèle, et dans la plénitude de son succès comme directeur de ces sortes de manifestations religieuses. Il ne paraît là que comme prédicateur, il n'a point organisé et conduit à destination cette foule qui l'entoure. Ce n'est pas lui qui la reconduira après la cérémonie.

Prenons donc, comme exemple, un de ces pèlerinages de Montréalais préparés par lui, venant au calvaire d'Oka et s'en retournant sous sa direction toujours.

Nous sommes d'autant plus sûr de nos assertions qu'il nous a été donné d'y prendre part.

Il importe de dire d'abord que ce parcours de Montréal au lac des Deux-Montagnes se fait partie en wagons et partie en bateaux à vapeur.

Les wagons conduisent à Lachine et le bateau de Lachine à Oka, par la jolie rivière Ottawa, affluent du St. Laurent. Le voyage dure environ quatre heures.

Voici dans quelles conditions M. Martineau l'effectuait à la tête de son bataillon.

A peine installés dans les chars, les pèlerins voient apparaître la figure joyeuse et souriante de leur chef. Il a un bon mot pour chacun, s'informe de ce qui peut lui manquer, donne des encouragements à tous, et récite les prières de l'itinéraire.

Nous sommes à Lachine, le transbordement s'opère,

les pèlerins ont pris place à bord du steamer (Princess). Regardez le directeur de la pieuse excursion. Il est à l'avant du navire monté sur une chaise, et en même temps que les employés de la compagnie de navigation lèvent l'ancre et détachent les amarres, il entonne son cantique bien connu :

Sous l'aile de Marie
Voguons avec amour ;
Reine auguste et chérie
Donnez-nous un beau jour.

Et toute l'assemblée répète en chœur :

"Donnez-nous un beau jour !"

Le directeur continue de sa voix puissante :

Vierge écartez l'orage
Par un souffle d'amour ;
Sous un ciel sans nuage
Donnez-nous un beau jour.

Nos chants, notre prière,
Monteront tour à tour ;
Vers vous, o tendre Mère
Donnez-nous un beau jour !

Les pèlerins mêlent leurs voix à cette voix qui supplie, et la journée s'annonce belle.

Le cantique a pris fin. M. Martineau, après avoir donné quelques avis au sujet de l'attitude à garder sur le bateau, commence la prière du matin. Puis vient la méditation à haute voix.

Mais voici l'église de la Pointe-Claire dont la flèche élégante se mire dans les flots.

Saluons le Maître, s'écrie le directeur, afin qu'il nous

bénisse et nous protége, et il entonne un hymne à Jésus-Hostie que tout le monde chante avec lui.

L'heure du sermon est arrivé.

Qu'est-ce qu'un pèlerinage, se demande l'orateur, et dans quelles conditions devons-nous le faire pour en bénéficier comme il convient ? Et pour développer ce thème, il a recours à ses souvenirs, à son imagination et à son cœur. Les regards des pèlerins sont fixés sur le prédicateur, et leur foi tressaille sous le souffle de cette parole pénétrante et convaincue.

Le bateau ralentit sa marche.

C'est Ste Anne du Bout de l'Ile avec ses cascades écumantes, ses écluses superbes, ses ponts grandioses et d'une solidité à toute épreuve. C'est Ste Anne surtout avec son sanctuaire vénéré.

Encore un mot et le sermon est terminé

Nous sommes entrés dans le canal. Il faut attendre l'ouverture des écluses. Ce ne sera point un temps perdu. M. Martineau ne saurait passer devant un temple consacré à l'aïeule du Sauveur, sans avoir un mot à sa louange. Cette fois il ne parle plus, il chante.

Bonne Sainte Anne, en ce beau jour,
Agréez notre prière ;
Conduisez au divin séjour
Vos pèlerins de la terre.

Et tout le chœur reprend avec lui ce refrain de circonstance.

Les écluses nous ont livré passage. Notre steamer a repris sa course, et le directeur du pèlerinage chante toujours.

Il a enfin suspendu son chant, mais ce n'est pas pour se taire encore.

Nous avons, dit-il, salué Jésus et redit ensemble les louanges de Ste Anne, effeuillons maintenant les roses qui forment la délicieuse couronne de la Très-Sainte Vierge, récitons avec ferveur son chapelet. N'oubliez aucune de vos intentions, aucune.

Et la récitation commence, entremêlée de couplets de cantiques facilitant le souvenir des mystères, et rompant la monotonie de ses Ave Maria sans fin.

Le spectacle était ravissant.

Devant nous le lac avec son immense nappe d'eau, dont les vagues viennent mourir au pied des monts couronnés de forêts, formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux, comme parle Fénelon. A droite et à gauche des îles innombrables, véritables bouquets de verdure et de fleurs. Au centre de ce tableau, sur le navire, toute une assemblée de chrétiens faisant monter vers l'auteur de cette splendide nature son admiration et sa reconnaissance, par l'entremise de celle qui devait être un jour la Mère de Dieu.

Mais voici que le sifflet se fait entendre. Oka, Oka, s'écrie-t on de tous côtés. C'était Oka en effet, Oka le terme de notre voyage qui nous avait paru si court. Nous sommes par conséquent en plein village indien. La curiosité, la sympathie et la dévotion ont amené au quai un certain nombre de sauvagesses revêtues de leur costume traditionnel et pittoresque. Les cloches sonnent à toutes volées. M. le Curé vient recevoir ses confrères et leurs pèlerins. Puis les rangs se forment, la procession s'organise, les meilleures voix entourent le directeur, et l'on se rend à la maison de Dieu, au chant du cantique populaire : C'EST NOTRE DIEU !

Quand chacun a pris place dans la magnifique église,

dûe à la munificence et à la piété du Séminaire de St. Sulpice, M. Martineau paraît en chaire. Il suggère les intentions pour le saint sacrifice qui commence, récite les prières avant et après la communion à laquelle prennent part le plus grand nombre des pèlerins, et avant de quitter le lieu saint donne rendez-vous pour onze heures à ses compagnons de voyage à la croix qui domine le côteau de sable, à un mille environ du débarcadère.

Chacun profite de ce temps libre pour déjeûner.

A l'heure dite, tous les pèlerins sont au pied de la croix. Le directeur vient de gravir la chaire rustique que l'on a élevée à quelques pas de là.

" Durant le voyage des Hébreux à travers le désert, s'écrie le prédicateur, un grand nombre d'entre eux furent mordus par des serpents venimeux, et ces morsures entraînaient presque toujours la mort. Moïse effrayé de ce spectacle fit faire sur l'ordre de Dieu un serpent d'airain ; ce serpent, il l'attacha au haut d'un arbre, et tous ceux qui pouvaient le regarder étaient guéris de leurs blessures.

" Mes frères, à travers le désert de cette vie, beaucoup d'entre nous ont été victimes des morsures du serpent, non pas, sans doute, de ce serpent dont se plaignaient les Israélites, mais d'un autre plus terrible cent fois, du serpent infernal. Voulez-vous, comme les Hébreux, voir guérir vos plaies et vos blessures se cicatriser, regardez, vous aussi, au sommet de ce bois qui s'appelle la croix, et vous aussi vous trouverez dans ce regard votre salut."

Puis prenant pour sujet d'entretien à chaque station un des péchés dans lesquels nous tombons le plus fréquemment, il en montrait la malice et les conséquences

lamentables, mettait en regard les souffrances qu'ils avaient coûtées à l'Homme-Dieu, et faisant appel au cœur de ses auditeurs, il leur demandait s'ils voulaient encore renouveler la passion de leur Maître, en cédant ainsi aux suggestions de Satan et aux occasions de péché.

Entre chaque station fort éloignée les unes des autres, le chapelet était récité par tous, entremêlé de couplets de cantiques.

On devine sans peine l'effet de ces centaines, de ces milliers de voix au milieu de cette nature sauvage et grandiose, dans ces bois si peu accoutumés à de pareils concerts. La voix du directeur les dominait toutes et les empêchait de défaillir.

Enfin, le chemin de la croix s'achève. M. Martineau fait une amende honorable à Jésus crucifié, et ses accents émus arrachent des larmes à l'assistance. Cette âme apostolique a gagné sa victoire. Nous nous sentons meilleurs, ou du moins sincèrement désireux de l'être.

Dans ces excellentes dispositions, nous quittons le sommet de la montagne pour nous rendre au village et prendre une petite réfection bien gagnée. A trois heures et demie, il faudra se trouver à l'église pour le salut du Très-Saint Sacrement.

Personne ne manque à ce dernier rendez-vous. A quatre heures le signal du départ pour Montréal est donné, et le directeur, qui devrait être brisé, anéanti, entonne d'une voix qui paraît se ressentir à peine de la fatigue, l'Ave Marie Stella.

Les pèlerins devant tant de courage se sentent courageux eux-mêmes, et chantent avec leur vaillant capitaine.

Puis le concert se tait.

Que va faire M. Martineau ? Son rôle est-il terminé ? Pas encore au gré de son cœur. Il ira de groupe en groupe raconter une histoire, et faire oublier ainsi à ceux qui l'écoutent la fatigue du chemin. C'est dans ces conditions que nous abordons à Lachine où nous nous sommes embarqués le matin.

Nous touchons à la fin de la journée qui laissera à tous un délicieux souvenir.

Comme au départ M. Martineau voudra voir chacun, le remercier et dire adieu à tous. Et l'on n'aura plus lieu de s'étonner quand ce prêtre annoncera un pèlerinage de voir qu'il ne peut suffire à toutes les demandes.

Nous avons tenu à peindre aussi fidèlement qu'il nous a été possible la physionomie de ce pèlerinage, afin de donner une idée de la manière de procéder de M. Martineau en pareille circonstance. Nous nous répéterions forcément si nous voulions entrer dans le détail de ces autres grandes manifestations qu'il présida après les avoir organisées.

Nous aurions encore de fort belles pages à écrire au sujet de ces pèlerinages du cimetière de la Côte des Neiges, qu'il contribua tant à faire aimer et à rendre populaires.

Son pèlerinage d'hommes à Ste. Anne de Beaupré, qu'il a dirigé pendant de si nombreuses années, mériterait de même une attention spéciale. C'est à cette occasion qu'il composa ces cantiques que tous les pèlerinages ont chanté après lui.

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'en citer ici quelques couplets ?

Souvenez-vous des jours heureux
Où nos pères chéris des cieux,
Sur le rivage
Pour notre image
Dressèrent un autel pieux.

Nous vous apportons nos prières
Avec nos besoins et nos chants ;
Comme vous bénissiez nos pères
Bénissez aussi leurs enfants.

De tous les yeux séchez les pleurs,
Mettez la paix dans tous les coeurs ;
Et que la grâce
Reprenne place
Dans l'ame de tous les pécheurs.

C'était pour l'aller. Voici pour le retour :

Vos enfants de Ville-Marie
A vos pieds ont trouvé la paix ;
Sur nous durant toute la vie
Versez vos maternels bienfaits.

Vous avez béni le voyage
Daignez protéger le retour ;
Nous jurons devant votre image
De revenir vous voir un jour.

Non-seulement notre poète savait trouver des paroles pour les besoins du moment, il savait aussi choisir des airs appropriés, et s'il n'en trouvait pas, il en faisait lui-même.

Il nous souvient d'un troisième cantique à Ste. Anne,

qu'il avait tiré d'un cantique vendéen très connu, en lui faisant subir quelques modifications. Le refrain suivant en particulier produisit un véritable enthousiasme parmi les pèlerins quand il le chanta pour la première fois ;

Oui, oui, chez nous, même au siècle où nous sommes,
Les cœurs virils sont fiers d'être chrétiens.
Dieu pour sa cause aura des hommes } *bis.*
Tant que vivront des Canadiens. }

Ce qui précède montre suffisamment combien M. Martineau se donnait de peine pour intéresser ses pèlerins.

La justice et la vérité nous obligent à ajouter que ce dévouement était admirablement compris et apprécié.

On pouvait le constater dans cet empressement de la foule à répondre à l'appel du directeur, et aussi dans la soumission la plus absolue à tous ses désirs, durant le pèlerinage.

Plusieurs fois nous avons entendu les capitaines des bateaux à vapeur, à bord desquels il s'était trouvé, nous dire qu'ils préféraient avoir un nombre double de voyageurs avec ce prêtre, auquel tous obéissaient comme des enfants, qu'un nombre moindre sous d'autres directions, qui s'imposaient plus ou moins aux excursionnistes, et rendaient la marche plus difficile par leur placement défectueux et souvent impossible à modifier.

Mais cette puissance d'organisation, cette direction toujours suivie, cet effet merveilleux obtenu frappèrent surtout dans le pèlerinage que M. Martineau fit récemment à Notre-Dame de Lourdes en France, à la tête d'une cinquante de canadiens.

On ne se figure pas facilement les obstacles qu'il y

avait à vaincre pour la réalisation d'un semblable projet dont le succès fut par lui assuré.

Il en a raconté les diverses péripéties dans une longu pièce de vers. Qu'on nous permette d'en citer quelques passages :

Depuis longtemps la voix de la Vierge Marie
Du Canada près d'elle appelait ses enfants.
Des monts pyrénéens descendait l'harmonie,
Et nos cœurs s'enivraient à ses divins accents ;
Et nos désirs brûlants, du fond de nos poitrines,
S'échappaient en soupirs entremêlés de pleurs ;
Et nos vœux s'élançaient vers les roches divines
Où l'amour de Marie entraîne tous les cœurs.
Mais nos corps restaient là...Devant les mers immenses,
Devant le long chemin qu'il fallait parcourir,
Devant tant de travail, de dangers, de dépenses,
Malgré tout notre amour, nous nous sentions faiblir.
Quand soudain du sein de la nue
Un cri tout-puissant éclata ;
Debout ! enfants du Canada,
Des mers franchissez l'étendue ;
Par delà les flots menaçants,
Allez saluer votre Mère,
Et montrer à toute la terre
Ce que peuvent des cœurs aimants.
C'en était fait. Fuyez obstacles ;
Disparaissez, vaines terreurs ;
Océan, calme tes fureurs ;
Partons vers les monts des miracles,
Laissons-nous guider par nos coeurs !

C'était résumer en quelques vers l'histoire du pèlerinage dans sa période d'organisation, et le faire, selon nous, de main de maître.

Le poète a-t-il été moins heureux pour traduire le bonheur des pèlerins auxquels il était donné d'assister sur mer au divin sacrifice ? Écoutons-le :

Sur le plus mobile des mondes,
Se fiant au calme des ondes,
Le prêtre dressa son autel,
Il prépara le sacrifice,
Et de l'hostie et du calice
Il fit l'offrande à l'Éternel.
Le spectacle était magnifique!
Nous croyions voir le peuple antique
Voyageant vers les bords promis,
Et sacrifiant, en voyage,
L'agneau choisi, divin présage
Des grands biens par le ciel prédits.....
Mais pourquoi remonter à l'ombre,
Quand, malgré notre petit nombre
Plus favorisés qu'Israel,
Nous avions la victime pure
A la place de la figure
Qui fumait sur l'ancien autel !!!

La traversée a pris fin. Après un court séjour dans la capitale de l'Angleterre, les pèlerins franchissent la Manche et abordent à Calais.

Le Français qui n'a pas vu depuis vingt ans le ciel de son pays ne peut contenir l'ardeur de son âme. Ce n'est plus un récit, ce n'est plus un chant, c'est un cri :

Mais Calais, c'est la France !!! au soleil du midi,
Aux rivages français nos mains ont applaudi.
Oui, c'est la France,
Mon cœur s'élance ;

Et du vaisseau gourmandant la lenteur ;
Comme en un rêve,
Vers cette grève
Je veux voler, laisser passer mon coeur !
Ton diadême,
France que j'aime,
A disparu sous un hideux bandeau.
Mais, noble mère,
Tu m'es si chère,
Que pour ton fils, ton front est toujours beau.
Faites vitesse,
Tournez sans cesse,
Rames sans fin qu'agite la vapeur.
Voici la rive,
Enfin j'arrive.
O France, enfin c'est toi! C'est le bonheur.

Lourdes a paru dans le lointain.
Le poète reprend son chant et célèbre ;

Le pays où l'amour immense
Abaissa le ciel jusqu'à nous,
Le pays où dans le silence,
La Vierge vient parler à tous.
Je me sens pris d'un saint délire :
Battez, mon cœur ; pleurez mes yeux ;
Chantez ma voix! Je sens l'empire
D'un transport qui me vient des cieux !
C'est donc ici, Vierge Marie,
Que votre bergère chérie
Vous vit dans le rocher béni,
Comme une colombe en son nid!
Laissez-nous dire notre hommage
Bien près, bien près de votre image,
Et que rien ne vienne troubler
L'amour qui nous fait palpiter !

Mais laissons la parole aux Annales de Lourdes.

Nous y tenons d'autant plus que le lecteur devant cette appréciation d'un étranger saisira mieux la justesse des nôtres, et demeurera convaincu que l'affection qui nous unissait à lui n'a rien ajouté aux éloges dont M. Martineau était digne.

" On ne franchit pas l'Océan en multitude, disent les Annales, et quarante-neuf délégués étaient une large représention du Canada au jubilé de Notre-Dame de Lourdes. Aimables et forts, pieux et fiers, ils avaient traversé les mers, l'Angleterre et la France en pèlerins, portant sur leur poitrine une coquille argentée avec ces mots : " *Pèlerins du Canada à Notre-Dame de Lourdes.*"

" Le Père Martineau les commandait, assisté d'un de ses confrères de St. Sulpice M. Vacher, et d'un autre prêtre canadien, M Mathieu. Haute taille, voix éclatante, infatigable, aimant à se cacher quand il le pouvait, prêt à parler et à chanter s'il le fallait, cœur grand et doux, âme sacerdotale, d'une piété communicative, le Père Martineau est né pour conduire un lointain pèlerinage et suppléer au nombre.

" A Lourdes, ils entrèrent dans la basilique en chantant, et y reçurent, avec l'accueil bien dû à ces catholiques français du Canada, la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Toujours en chantant, ils descendirent à la grotte. " La voilà ! la voilà ! s'écria M. Martineau, cette grotte vénérable, la voilà cette Vierge de Lourdes dont on nous a raconté tant de merveilles.....

" On avait voulu nous effrayer, et au grand étonnement des matelots, l'Océan nous a toujours bercés comme une mère berce son enfant, la terrible Manche elle-même

nous a été douce, la France respectueuse et sympathique. Nous avons peut-être eu quelque mérite, mais que vous avez été bonne, ô vierge de Lourdes, merci, merci !....."

" Les assistants se rapprochaient pour voir ce prêtre, pour écouter cette parole si française, si pénétrante, toute de chaleur, de simplicité et d'une humilité qui touchait jusqu'aux larmes. Quand il eut fini de parler, il chanta, et la petite procession aux flambeaux se mit en marche. Les autres pèlerins se joignirent aux Canadiens, allèrent avec eux à la Vierge couronnée, à la Grotte et voulurent prier en leur compagnie.

" Dans cette charmante famille on voyait un grand peuple, et ce peuple était encore la France.

" Le lendemain le Rouergue nous envoya des pèlerins dignes de fraterniser avec le Canada. Villefranche monta à l'église paroissiale en magnifique procession, jetant au loin les éclats de sa fanfare et les chants de ses cantiques. Les quarante-neuf pèlerins du Canada passèrent dans ses rangs et entrèrent avec eux. Avec eux ils chantèrent les Vêpres. Tous ensemble le soir ils récitèrent à la Grotte le chapelet ; tous ensemble, ils firent une belle procession aux flambeaux, et les cantiques du Canada se mêlèrent aux cantiques du Rouergue.

" Mais l'incognito était trahi et M. Martineau dut parler.

Ce fut un triomphe pour l'humble Sulpicien. On serra la main du brillant orateur. Villefranche poussa le cri de : Vive le Canada, et les Canadiens répondirent avec bonheur et enthousiasme : Vive la France ! Vive le Rouergue !

Mais il fallait partir.

" On voulut prier une dernière fois avec les pèlerins du

Canada, communier avec eux, avoir une part à leurs intentions ; juste hommage rendu à leur piété.

" On les suit à la Grotte. " Nous n'avons que des instants, dit M. Martineau, donnons-les à la prière. Notre cœur est plein de douceur, de reconnaissance et d'espoir..... ô Mère vous connaissez toutes nos intentions, exaucez-les !"

" La prière devient un chant. " O petit oiseau tu as placé ton nid près de ma Mère, si je pouvais prendre ta place !"

" Les paroles se pressent comme les minutes riches, tendres, brûlantes. Elles expirent dans ce mot : " C'est fini ; adieu, Mère, adieu !" Mais l'accent en est tel qu'il pénètre tous les cœurs et mouille toutes les paupières.

" Fini, non : de part et d'autre, il restera un doux et impérissable souvenir, une étroite et chère union de prières, et l'espérance fondée de se revoir encore plus d'une fois. Non, ce n'est pas fini : entre Notre-Dame de Lourdes et le Canada, c'est à la vie, à la mort, " ad convivendum, ad commoriendum."

CHAPITRE III.

PRÉDICATION.

Que faut-il penser de M. Martineau comme orateur ?

Ce que les témoins de sa prédication en Vendée nous en ont écrit, leur appréciation unanime et flatteuse; ce que nous avons dit nous-même de ses succès, dans ses œuvres et ses pèlerinages, nous permet d'affirmer qu'il fut admirablement doué sous ce rapport.

D'ailleurs, deux choses, selon nous, prouvent qu'il avait reçu à un degré remarquable ce don de Dieu.

C'est d'abord le choix de ses supérieurs qui lui confièrent, tant de fois et dans les circonstances les plus solennelles, ce difficile ministère. C'est en second lieu le nombre considerable d'auditeurs qu'il sut maintenir autour de sa chaire, pendant vingt ans.

Il n'est pas contestable, en effet, que ses supérieurs se reposèrent souvent sur lui du soin de la prédication.

N'eût il eu que sa part des sermons des Dimanches et fêtes, que l'on partage entre les confrères au début de chaque année, avec ceux que lui demandaient ses œuvres, c'était déjà énorme.

Pour l'adoration nocturne, il fallait préparer quatre entretiens ou méditations par semaine, deux allocutions chaque mercredi pour l'adoration diurne, pour la Ste Famille un entretien tous les quinze jours, et un sermon tous les mois pour la Ste Face.

Si l'on ajoute à cela ses exhortations au pensionnat dont il était chargé, aux Dames du Vestiaire qu'il réunissait toutes les semaines, on devra convenir que non-

seulement des forces physiques peu communes étaient nécessaires, mais aussi, mais surtout un talent hors ligne.

Pourtant, il n'a pas été question encore de ses pèlerinages annuels qui lui demandaient plusieurs discours, il n'a pas été question non plus des retraites sans nombre qu'il prêcha.

Nous avons trouvé dans ses papiers le plan de six retraites de Dames qu'il donna, des documents pour autant de retraites de jeunes filles qu'il mit également en œuvre.

Deux ou trois neuvaines à St. François-Xavier et une neuvaine à St. Joseph furent dûes à son zèle. Une de ses retraites d'hommes eut tant de succès qu'elle lui valut une adresse des plus flatteuses de la part de ceux qui l'avaient suivie.

Le Collège de Montréal l'entendit plusieurs fois.

Il prêcha aussi la retraite des collèges de l'Université à Québec, de Lévis, de St. Hyacinthe, de Ste. Thérèse, etc.

Il parla plusieurs fois à l'occasion de la profession religieuse de quelques-unes de ses enfants spirituelles.

Enfin, pendant dix années, il donna seul les trente sermons du mois de Marie. Et ces trente sermons, il les prêchait devant un auditoire qui avait sans cesse occasion de l'entendre, soit le dimanche à son tour, soit dans ses différentes œuvres. Et l'église, si vaste pourtant, se remplisait toujours quand il paraissait en chaire.

Or, nous croyons que cet enthousiasme sans défaillance pour un prédicateur qu'on entend si fréquemment est la preuve la plus concluante en faveur de sa puissance oratoire.

EX BIBLIOTHECA
SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

Maintenant, si l'on nous demande à quel genre d'éloquence la prédication de M. Martineau pourrait se rattacher, nous répondrons bien simplement que nous n'en connaissons pas.

Il n'avait ni l'élévation qui eût fait de lui un disciple de Bossuet, ni cette dialectique serrée qui caractérise Bourdaloue et son école. Ce n'était pas non plus un peintre de mœurs à la façon de Massillon. Il n'avait pas davantage les magnifiques éclairs du grand dominicain

Selon nous, c'était un orateur tout-à-fait à part. Doué d'une âme sensible, facile à l'émotion, d'une imagination vive et colorée, d'une grande mémoire, d'une puissance d'assimilation très-rare, d'une facilité d'élocution prodigieuse, d'une voix vibrante et sympathique, et d'un tempérament plein de fougue et d'élan, c'était avant tout un improvisateur.

Aussi, ses plus étonnants succès ont-ils été obtenus dans des sujets de circonstance.

Toujours il était prêt. On le savait et on en usait.

Un jour, le prédicateur de la St. Jean-Baptiste, fête patronale du Canada, vint à manquer. Deux ou trois orateurs furent priés de le remplacer, mais ils ne jugèrent pas à propos d'assumer cette tâche. On a recours alors à M. Martineau. Pris presque à l'improviste, il monte en chaire et étonne son auditoire.

Une autre fois, il s'agissait, croyons-nous, de l'arrivée à Montréal des reliques de St. Zénon ; à la dernière heure encore, M. Martineau est demandé. Il parla du perron de l'église de Notre-Dame à l'immense foule qui couvrait la Place d'Armes. Ce fut un autre succès.

Mais le fait le plus frappant que nous connaissions de sa facilité extraordinaire est le suivant :

Un prêtre avait été désigné pour un grand discours d'apparât. Il y travailla avec soin durant plusieurs semaines sans pouvoir aboutir à un résultat satisfaisant. L'avant veille du jour où il devait le prononcer, il accourut chez M. Martineau. Monsieur, lui dit-il, je me trouve dans une situation bien pénible : je dois prêcher après demain dans la circonstance que vous savez, et je n'ai rien de prêt, et je me sens dans l'impossibilité de rien préparer, je vous en supplie, venez à mon aide.

Sans forfanterie aucune, M. Martiueau, après avoir offert un siége à son visiteur, et réfléchi quelques instants, lui dicta jusqu'au bout, séance tenante, le discours attendu. Au jour fixé l'orateur donnait le travail de son inspirateur, travail qui fut beaucoup admiré et eut les honneurs de la reproduction dans la presse.

Ayant entendu raconter ce trait, nous en avons parlé à M. Martineau qui n'a pu le nier.

Un autre jour on veut fêter la rentrée à Montréal des zouaves canadiens qui arrivent de la Ville Eternelle.

M. Martineau est l'orateur choisi. Il a peu de temps encore pour préparer son discours. Va-t-il du moins employer ce temps dans sa chambre à réfléchir et à prendre des notes ? Non. Il se rend à la gare au devant des défenseurs du Pape, et le long du parcours de la gare à l'église de Notre-Dame où doit avoir lieu la cérémonie, il se fait raconter par l'un des héros du jour les faits les plus saillants survenus depuis le départ du Canada. Armé de ces documents, il parait en chaire, et touche jusqu'aux larmes ses auditeurs émerveillés.

Entre autres sermons solennels, il prêcha aussi l'oraison funèbre de Pie IX et l'inauguration de la Madone * de ce saint Pontife dans l'Eglise de Notre-Dame.

* Par Madone de Pie IX on veut désigner une gracieuse petite statue de la Très-Sainte Vierge en marble blanc, donnée par le Souverain Pontife à Mr. Rousselot, alors curé de Notre-Dame, et placée à l'un des angles du chœur de cette église.

Voici l'exorde de ce dernier discours :

Quid sibi volunt isti lapides.....
Positi sunt lapides isti in monumentum.

Que veulent dire ces pierres?
Ces pierres ont été placées ici pour être un témoignage.
(Josué, c. IV v. 6 et 7.)

"Après avoir franchi le Jourdain, sous la conduite de son chef, et avoir, pour ainsi dire, fait son dernier pas vers la terre promise, le peuple de Dieu suspendit sa marche. Et Josué, choisissant douze hommes dans les douze tribus des enfants d'Israel, leur dit de descendre dans le lit du Jourdain, de prendre douze pierres, et de les dresser comme un monument sur le bord du fleuve que l'on venait de traverser. Et dans la suite des âges, leur dit-il, lorsque vos enfants et les enfants de vos enfants vous demanderont: que signifient ces pierres amoncelées en ce lieu ? Vous leur répondrez : ces pierres ont été placées ici pour être un monument éternel de l'alliance de Dieu avec son peuple. Nous sommes aujourd'hui, mes Frères bien-aimés, dans des circonstances semblables : nous traversons le Jourdain, c'est-à-dire le fleuve sableux et grondant des impiétés et des persécutions, des tribulations et des épreuves. Si les flots écumants de ce fleuve pouvaient monter au gré de ceux qui les ont soulevés, ni le Pape ne serait à Rome, ni nous ne serions ici réunis pour cette belle fête. Mais *Dieu* sait *mettre un frein à la fureur des flots ;* et pendant que ces flots sont suspendus, par un effet de la puissance Divine, le conducteur du peuple de Dieu, le Josué du peuple chrétien, Pie IX, a dit à notre vénéré et très-cher Pasteur : Prends cette pierre, emporte-la au

milieu des fidèles que tu dois conduire, et dresse-la au milieu de la cité de ce peuple, comme un témoignage, comme un monument. Et la pierre a été saisie avec joie ; elle a été transportée avec empressement ; et la voilà religieusement et fidèlement placée au milieu de notre peuple, sous les yeux des plus irrécusables témoins, les anges de la terre, ces petits enfants de vos familles, et ces hommes vénérables, ces chrétiens toujours fidèles, cette noble Congrégation de N.-D. de Ville-Marie, qui a donné rendez-vous à ses enfants des quatre coins de la cité, pour contempler une si belle manifestation. Témoins aussi seront ces pieux jeunes gens qui ont voulu relever l'éclat de cette fête par les accords harmonieux qu'ils viennent de nous faire entendre ; témoins vous tous, mes frères, qui pourrez raconter un jour aux enfants de vos enfants, ce que vous avez vu et entendu, dans cette belle solennité.

Mais ce monument, dressé aujourd'hui, que signifie-t-il donc ? Eh bien, voici, mes Frères, sa signification. Ces pierres, cette statue venue de si loin et donnée par une main si chère, sera un monument qui nous rappellera :

1o. Notre alliance avec Dieu :

2o. Notre alliance avec l'Eglise et le St. Père.

3o. Notre alliance avec la vertu.....

Encore un mot sur l'éloquence do M. Martineau.

Nous l'avons, dit déjà ce prédicateur qui tant de fois, rompit le pain de la parole sainte du haut de la chaire, n'a laissé que des plans d'instructions et des notes sans nombre. Mais ces plans et ces notes, qui lui servaient et lui suffisaient à lui, ne sont guère utilisables pour d'autres. D'ailleurs eût-il écrit quelque chose, on n'aurait pas pu le juger par là.

Pour avoir une idée de sa prédication, il fallait l'entendre.

Il serait toutefois inexact de conclure de ce manque de discoursécrits que M. Martineau faisait fi de la préparation si recommandée par les maîtres de l'art et par le simple bons sens. Quand ses occupations le lui permettaient, il n'aurait pas entrepris la plus petite tâche de ce genre sans l'avoir méditée de son mieux. La forme seule était abandonnée à l'improvisation, à moins qu'il ne fût pris tout-à-fait au dépourvu. Sa facilité à s'exprimer le justifiait d'ailleurs suffisamment de se soustraire à cette préparation de la forme, nécessaire au plus grand nombre.

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre qu'en répétant le mot d'un de ses compatriotes : " Tel qu'il était, il instruisait, il fascinait, il rendait meilleur."

CHAPITRE IV.

DÉVOTIONS PARTICULIÈRES.

M. Martineau était vraiment pieux, et sa piété formait la source la plus féconde où il alimentait ce zèle qui devait ensuite rayonner de toutes parts.

Mais la piété peut s'exercer sur différents objets. La sienne s'attacha en particulier au St-Sacrement, à la Croix, à Marie et à l'Eglise dans son plus illustre représentant le Pape. Ce furent là ses dévotions de prédilection.

Son amour pour le Saint-Sacrement éclatait dans sa tenue au pied du tabernacle. Nous avons toujours été frappés de son attitude respectueuse dans le lieu saint, de son zèle pour le chant sacré et les cérémonies du culte, pour l'ornementation des autels et la propreté du linge sacré.

Il suffisait de le voir à l'autel offrir la sainte victime pour être profondément édifié. On demandait un jour à l'un des grands séminaristes qui viennent à la paroisse chaque dimanche remplir les fonctions de diacre et de sous-diacre, quel est celui de ces Messieurs qui célèbre le mieux le saint Sacrifice? C'est M. Martineau, dit-il sans hésiter, et nous ne sommes nullement étonné de cette réponse.

N'est-ce pas son amour pour le St-Sacrement qui le fit s'occuper avec tant de dévouement et de charité de l'œuvre de l'adoration nocturne et de l'adoration diurne? N'est-ce pas en l'honneur de l'Eucharistie qu'il composa quelques-uns de ses plus beaux cantiques?

Ecoutez ses accents meus quand il parle de Jésus-Hostie :

" Sur nos autels, o sublime miracle,
Un Dieu pour nous descend du haut des cieux.
Pour nous chrétiens dans le saint tabernacle
Un Dieu repose invisible à nos yeux.
Quelle merveille ! En cet humble ciboire
Se cache un Dieu plus grand que l'univers ;
A nos regards il dérobe sa gloire
Mais sur son peuple il a les yeux ouverts.
De tant d'amour admirant le mystère
Les anges saints entourent le Sauveur ;
A l'adorer ils invitent la terre
A partager leur céleste ferveur!"

Veut-il traduire ses sentiments à cet instant sublime du sacrifice où s'opère la transsubstantiation, il paraît mieux inspiré encore :

" Prosternez-vous l'heureux moment s'avance
Je vois s'ouvrir le séjour immortel;
Le Dieu d'amour, de paix et de clémence
Du haut des cieux descend sur cet autel.

Il vient, ô bonté ravissante,
L'amour l'abaisse jusqu'à moi.
Chante, ô mon âme, chante
Ton Dieu, ton Roi !

O Dieu d'amour prodigue de toi-même,
Sois mon bonheur et mon souverain bien,
Pour le mortel qui te possède et t'aime
Toi seul est tout, l'univers n'est plus rien,

Il vient, ô bonté ravissante,
L'amour l'abaisse jusqu'à moi.
Chante, ô mon âme, chante
Ton Dieu, ton Roi !

Chante-t-on ainsi quand on n'aime pas véritablement, et n'y a-t-il pas qu'une piété tendre et ardente pour mettre sous la plume de pareilles expressions ?

Ce prêtre, amant passionné de Jésus au tabernacle, n'oubliait pas non plus Celle qui nous le donna. Quand il parlait de Marie, on sentait l'enfant qui parle de sa mère. Jamais, à son gré, il n'en parlait trop souvent ou trop longtemps, et ce n'est pas lui qui aurait trouvé exagéré le mot de St. Bernard : De Maria nunquam satis.

Comment rapporter tout ce qu'il a entrepris pour célébrer sa gloire et faire aimer son culte ? Et les mois de Marie qu'il a prêchés, et les nombreux cantiques qu'il composa en son honneur ne sont-ils pas des témoins irrécusables de son filial dévouement à cette divine Mère ?

Outre ces cantiques et ces mois de Marie, tous les dimanches et fêtes, il récitait en public sa prière préférée,le chapelet, et ne laissait pas les fidèles sortir du saint lieu sans leur dire un mot de leur Reine.

Nous ne citerons pas ici ses sermons à la gloire de la Très-Sainte Vierge, ils sont tous, nous l'avons répété, à l'état de simples notes, mais nous avons mieux à notre disposition. Car s'il n'a pas écris ses entretiens sur l'auguste Mère du Sauveur, il nous a laissé quelques-unes des consécrations à cette bonne Mère qu'il lisait ou faisait lire à la fin de chaque mois de Mai.

Nous trouverons dans ces lignes plus que nulle part ailleurs ces sentiments pieux auxquels nous avons fait allusion à l'instant.

Mais auparavant, comment passer sous silence le travail qu'il s'imposait chaque année à l'époque du Mois de Marie. C'était lui qui voulait de ses propres mains

orner la statue de la Vierge ; c'était lui qui de ses propres mains voulait arroser les fleurs qui devaient embellir sa couronne. Détails petits, dira-t-on ? Peut-être. Mais en prouvent-ils moins l'assertion que nous avons émise. M. Martineau aimait et traitait la Très-Sainte Vierge comme sa Mère !.....

Voici maintenant la consécration à Marie, qu'il composa pour le 31 mai 1872 :

" O Mère bien-aimée, après avoir reçu pendant tout un mois vos bénédictions et vos caresses, ce n'est de notre part qu'un acte de justice de vous offrir nos sentiments de reconnaissance et le don de nos cœurs.

" C'est pour nous une joie douce et sans pareille de vous redire nos serments et de renouveler notre consécration à votre aimable service.

" Vous avez bien daigné accepter de prendre notre cité sous votre garde spéciale : vous avez bien voulu devenir la Reine de notre patrie, et depuis deux cents ans qu'à la prière de M. Olier votre sceptre royal s'étend sur notre pays, nous avons vu ce pays grandir et prospérer sans cesse, comme grandissent et prospèrent les états sous la protection d'une souveraine toute puissante et toute bonne.

" Ce n'est pas encore assez pour vous d'être notre Reine, vous avez voulu devenir notre Mère, et pour que l'on sût bien que votre famille privilégiée était ici, vous avez ordonné que notre demeure s'appelât Ville-Marie, ce qui veut dire la ville, la maison de Marie et de ses enfants. Combien ce titre nous doit être cher, puisqu'il est si glorieux. Pourtant il nous est hélas ! arrivé de l'oublier. Désormais, du moins, il n'en sera plus ainsi, nous l'espérons.

"Maintenant, après avoir été l'objet de vos particulières faveurs, laissez-nous deposer à vos pieds, dans votre cœur, nos hommages de sujets et notre amour d'enfants. Recevez cet amour et ces hommages avec votre bonté ordinaire, et obtenez nous d'être toujours des sujets dévoués et des enfants dignes de leur Mère. Donnez vous-même nos cœurs au cœur de votre divin Fils, et puisqu'il faut dire adieu à votre mois si doux, conservez dans nos âmes la sainte espérance d'aller vous voir et vous chanter éternellement au ciel !"

En attendant qu'il chantât au ciel les gloires de Marie, son cœur les lui fit chanter ici-bas sous une multitude de formes. Il prenait occasion de tout pour se donner cette filiale satisfaction. Nous avons trouvé à l'honneur de la Très-Sainte Vierge jusqu'à trois cantiques qu'il composa pour le Rosaire. Chacun des mois de Marie qu'il prêcha eut son cantique spécial à la bonne Mère.

Le seul pèlerinage de Lourdes vit naître trois ou quatre hymnes nouvelles. Notre-Dame de Bonsecours eut aussi ses strophes émues.

Enfin, qui n'a lu et admiré la pièce intitulée ; NOTRE-DAME DE PITIÉ ?

"L'ombre du soir enveloppe la terre....
O mon Sauveur où portez-vous vos pas?
Ah! vous allez au jardin solitaire
Vous préparer à l'horrible trépas.
Mon Dieu, sauvez-le de cette heure
Car pendant qu'il souffre sans bruit
Sa tendre mère pleure
Toute la nuit.

A mes regards quel horrible spectacle!
Mon doux Jésus, au milieu des bourreaux!
Et sans se plaindre, il endure, ô miracle!
A chaque instant des supplices nouveaux.
Mon Dieu, sauvez-le de cette heure
Car pendant qu'il souffre sans bruit
Sa tendre mere pleure
Toute la nnit.

Pauvres pécheurs pour nous ce sacrifice
Pour nous ces pleurs, pour nous ce sang divin.
O mon Jésus, c'est assez d'un supplice
Que de nos cœurs l'amour triomphe enfin !
Sortons du péché dès cette heure
La mort vient et le temps s'enfuit
Et notre Mère pleure
Toute la nuit.

Comme il a bien su unir dans ces beaux vers les deux amours de son âme, Jésus et Marie ! Dans ces strophes apparaît aussi un nouvel aspect de sa dévotion à Notre-Seigneur.

Ce n'est plus le Dieu du tabernacle qui l'inspire, c'est le Dieu du calvaire, le Dieu de la croix.

Il ne fut pas moins dévoué en effet au culte de la Passion du Sauveur qu'au culte de l'Eucharistie. Sur l'un et l'autre de ces théâtres il trouvait son Dieu, son Dieu qui l'aimait et s'immolait pour lui donner le ciel.

C'est sous le souffle de cet amour de la croix que M. Martineau organisa ce pèlerinage superbe des Deux-Montagnes et du cimetière de la Côte des Neiges. C'est sous le souffle de cet amour de Jésus souffrant qu'il accepta si volontiers la direction de la confrérie de la Sainte Face de Notre Seigneur.

Enfin M. Martineau aima d'une amour extraordinaire le chef de l'Eglise, le Pape.

Nous ne rappellerons pas ici son oraison funèbre de Pie IX ou son discours aux zouaves, nous ne citerons pas davantage les poésies enthousiastes qu'il dédia au souverain Pontife à l'occasion du 50ème anniversaire de son sacerdoce ou de plusieurs autres circonstances solennelles de sa vie, que tout le monde a pu lire.

Qu'il nous suffise de reproduire en partie les deux pièces suivantes moins connues, mais non moins touchantes et non moins belles :

Reine du ciel et de la terre
De Pie IX montrez-vous la Mère.
Priez pour Lui !

Douce Patronne
Votre couronne
Par lui rayonne
Priez pour Lui!

De son amour, précieux gage
Pie IX nous donne votre image
Priez pour Lui !

Vers vous Marie
Votre cœur crie
Gardez sa vie
Priezpour Lui !

Daignez apaiser la tempête
Qui gronde toujous sur sa tête
Priez pour Lui !

A son histoire
Joignez la gloire
De la victoire
Priez pour Lui !

Qu'un jour au ciel votre main donne
A tous nos fronts une couronne
Auprès de Lui!

La seconde ne le cède en rien à la première sous le rapport de la piété filiale :—

O puissante et douce Marie
Secourez-nous dans le danger
Pour un Père ô Vierge bénie
Vos enfants viennent vous prier,
Pie IX est successeur de Pierre
De l'Eglise il est le Pasteur,
De Jésus il est le vicaire
Couvrez-le d'un bras protecteur.

Assez longtemps de notre Père
L'infortune a navré le cœur,
Ses vertus a toute la terre
Ont assez montré sa grandeur.
Du Pontife-Roi, tour d'ivoire,
Venez défendre le drapeau
Et ramenez par la victoire
Près du Pasteur tout son troupeau.

CHAPITRE V.

DERNIERS MOMENTS.—MORT.—FUNÉRAILLES.

On demandait un jour à M. Martineau, quel genre de mort aimeriez-vous davantage ? La plus rapide, répondit-il immédiatement : je voudrais mourir comme le soldat sur la brèche.

Et pourquoi préféreriez-vous mourir de la sorte ? ajoutait-on. Parce qu'en finissant ainsi, je donnerais moins de peine aux autres.

Il a été exaucé.

Les travaux accablants dont il était chargé et la fatigue qu'il s'imposait pour s'en acquitter avec fruit étaient de nature sans doute à épuiser la plus robuste constitution. Toutefois la santé de M. Martineau ne semblait pas trop ébranlée en dépit de ses occupations multiples. On l'avait vu d'ailleurs faire tant de choses étonnantes que personne ne prévoyait un accident prochain.

Il arriva néanmoins et avec une rapidité foudroyante. Dans les premiers jours de Décembre 1887, il eut à souffrir d'un rhume sérieux qui dégénéra bientôt en toux opiniâtre et de très-mauvais augure.

Devant les remarques de ses confrères et de ses amis qui s'inquiétaient de cette indisposition, il souriait et continuait à s'acquitter de ses fonctions accoutumées. Ce n'est rien, répétait-il, et de fait il agissait comme s'il en eût été réellement ainsi.

Nommé pour prêcher le jour de l'Immaculée Conception, il fut prié d'accepter un remplaçant vu son état de

santé. Il refusa péremptoirement. Afin de ne pas lui faire de peine, on ne crut pas devoir insister. Il monta donc en chaire et parla de la fête du jour. Les auditeurs de ce jour-là le trouvèrent sublime. Ils crurent aussi remarquer dans son accent quelque chose d'étrange. Ce discours sentait les adieux. La voix brisée de l'orateur atteignait encore les dernières places de l'immense édifice, mais elle avait un son triste qui impressionnait vivement.

Le midi rien ne parut. Vers six heures du soir un confrère le rencontrant en surplis dans le corridor lui annonça qu'il allait assister à la réunion de ses congrénistes qui devait avoir lieu un peu plus tard. Oh ! je vous remercie, dit-il, vous êtes vraiment trop bon !

Et ce confrère l'entendant tousser avec effort voulut le plaindre et lui conseiller des soins devenus indispensables. Soyez sans inquiétude, la fête n'en sera pas moins belle.

Elle fut en effet magnifique. Cependant, avant de laisser partir ses chères enfants, le zélé et paternel directeur voulut leur adresser un de ses merci du cœur qu'il savait si bien donner et qui étaient si bien compris.

La voix lui manqua et il dut y renoncer. Il était près de neuf heures quand la cérémonie prit fin. M. Martineau se rendit alors au réfectoire. Ne se sentant pas d'appétit, il résolut d'aller demander à un sommeil réparateur le repos dont il avait besoin.

Le lendemain matin vers huit heures un ami fut à sa chambre pour le saluer et s'informer de son état. Grande fut sa suprise. M. Martineau revêtu de sa soutane était couché sur son lit. Son visage lui parut boursouflé, son teint livide, et ses yeux sans vie entourés d'un grand cercle noir.

Comment allez-vous ce matin, lui demanda-t-il en le voyant. Je suis très mal, très mal, pauvre ami! Ce fut sa réponse. Et comme le confrère insistait pour avoir plus de détails. C'est fini, ajouta-t-il, mon cher, bien fini! Quand on souffre ce que j'ai souffert depuis trois heures, quand dans ce court laps de temps on change d'état comme je viens de le faire, on ne s'en relève pas, il n'y a plus qu'à mourir !

Cette pensée de la mort, de la mort certaine, de la mort à brève échéance ne le quitta plus.

Lui si gai d'ordinaire, il demeura durant cette maladie d'une tristesse qui faisait mal à voir. Si les personnes présentes voulaient l'encourager, c'est inutile, leur disait-il, je suis frappé à mort.

Le troisième jour, voyant que le mal au lieu de diminuer grandissait sans cesse, nous nous offrîmes pour avertir de son état ceux qu'il aimait le plus et en particulier sa famille en Vendée. Il nous le défendit formellement, donnant pour raison que ses parents et amis souffriraient assez tôt de sa perte quand il ne serait plus.

Malgré les soins fraternellement dévoués d'un médecin de ses amis et du docteur de la maison, la fluxion de poitrine prenait des proportions de plus en plus alarmantes. Nous en fûmes tellement affecté que nous ne pûmes complètement dissimuler notre douleur au cher malade.

Pauvre enfant, nous dit-il, pourquoi pleurer ? je vais à mon Père, c'est-à-dire au bonheur. Réjouissez-vous donc plutôt avec moi ; je suis dans la paix la plus entière.

Monseigneur l'Archevêque, ayant appris la gravité de l'état de M. Martineau, daigna l'honorer de sa visite. Le malade en fut fort touché.

L'heure fatale approchait.

Le mercredi soir, vers dix heures, les crises commencèrent. Un des messieurs du Séminaire, revenant de remplir une des fonctions de son ministère, entendit du bruit dans la chambre de M. Martineau. S'y étant rendu immédiatement, il trouva le malade évanoui entre les bras de l'infirmier. La syncope ne dura que quelques minutes. Dès qu'il eut repris connaissance, M. Martineau pria son confrère de lui donner une dernière absolution, il s'était confessé quelques jours auparavant.

Pendant ce temps, la communauté avertie s'était réunie en toute hâte auprès du mourant. M. le Supérieur lui administra les derniers sacrements. Il les reçut avec cette foi et cette humilité dont il donna si souvent des preuves, puis un peu de mieux se fit sentir.

Le médecin arriva. En le voyant : C'est la fin, n'est-ce pas, docteur ? lui dit-il en lui serrant la main. Le médecin l'encouragea et resta près de lui une grande partie de la nuit.

A dix heures, le lendemain matin, M. Martineau rendait à Dieu sa belle âme en présence de tous ses confrères réunis de nouveau autour de lui.

Il mourait dans l'octave d'une des fêtes de la Sainte-Vierge qu'il avait tant aimée et si admirablement servie. Ce n'est pas étonnant, disait quelqu'un, il l'a tant prêchée qu'elle est venue le chercher.

Les funérailles eurent lieu à Notre-Dame. Rarement la vaste église paroissiale fut témoin d'un semblable concours de prêtres et de fidèles. C'était vraiment émouvant de voir défiler devant la dépouille mortelle de celui qui leur avait fait tant de bien ces chrétiens de tout sexe et de tout âge, le cœur débordant de reconnaissance et les yeux remplis de larmes.

Durant la nuit qui précéda la sépulture les adorateurs nocturnes resèrent en prières autour du cercueil.

Le lendemain à huit heures et demie, le service commença. Mgr. l'Archevêque présidait au trône.

Le chœur de Notre-Dame chanta la messe des morts harmonisée. L'absoute fut donnée par Mgr. Grandin, O. M. I., évêque de St Albert. Aussitôt après eut lieu la translation des restes du défunt au Grand Séminaire.

La foule qui remplissait l'Eglise suivit le cercueil à travers les rues de la ville jusqu'à l'endroit indiqué pour la sépulture.

Ce spectacle n'était ni moin touchant ni moins grandiose que celui de la vaste basilique. C'était la dernière étape de ce généreux soldat entraînant les masses à sa suite jusqu'après sa mort, justifiant à merveille le mot de l'exergue : Defunctus adhuc loquitur.

Qu'il repose maintenant dans la paix du Seigneur celui qui combattit toujours si vaillamment pour la gloire de son Maître!

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES

1. Avant-propos 3

1ère. PARTIE.

Mr Martineau en France.

2. Son pays.—Sa famille.—Son enfance.—Sa 1ère. communion.—Sa vocation 7

3. Études classiques.—Grand séminaire.—Séjour à St. Sulpice 20

4. Professorat.— Ministère à St. Juire et à Montournais 28

2ème. PARTIE.

Mr Martineau au Canada.

5. Œuvres paroissiales 43

6. Pélerinages 57

7. Prédication 74

8. Dévotions particulières 81

9. Derniers moments.—Mort.—Funérailles 89

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BX
4705
M41257
M65

M. [i.e. Monsieur] Flavien Martineau

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 10 01 021 1